Illinois U Library

NUMÉRO 166

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DE L'ATELIER

ANDRÉ BARSACQ

PLACE DANCOURT
TÉL. MON: 49-24

MÉTRO ABBESSES
ANVERS-PIGALLE

CATERINA

de FÉLICIEN MARCEAU

Mise en scène d'ANDRÉ BARSACQ

AVEC, PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

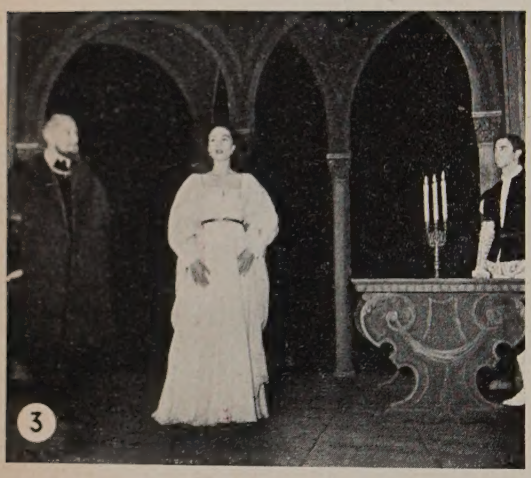
MARIA MAUBAN. BERNARD NOËL
JACQUES FRANÇOIS. PAUL OETTLY
ANNE CARRÈRE. PAUL BERNARD

TOUS LES SOIRS (SAUF LUNDI) DIMANCHE MATINÉE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Lorenzo Caterina

Caterina Giorgio Lorenzo



Malipiero Caterina Lorenzo

1 LORENZO. — *Dans deux mois ce sera
J'aurai enfin le commandement de
galère.* (ACTE I.)

2 GIORGIO. — *Tu danses très bien, toi.
femmes ambitieuses dansent toujours
bien.* (ACTE I.)

3 CATERINA. — *Vous voudrez bien dire au
que je suis très honorée de sa deman*
(ACTE I.)

4 CATERINA. — *Moi aussi, je vous hais.* (ACTI

5 GIORGIO. — *Savez-vous que je me suis m
mis à danser ?*
LORENZO. — *Décidément, le mariage
Caterina n'aura pas été inutile.* (ACTE I

Caterina Fosca

Lorenzo Giorgio

CATERINA

Pièce en 3 actes de
FÉLICIEN MARCEAU

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris le 22 octobre 1954 au Théâtre de l'ATELIER, dans une mise en scène, des décors et costumes d'ANDRÉ BARSACQ et avec la distribution suivante :

(par ordre d'entrée en scène)

Caterina Cornaro ..... *Maria MAUBAN*
Lorenzo Ferrari ..... *Bernard NOEL*
Giorgio Cornaro ..... *Jacques FRANÇOIS*
Malipiero ..... *Paul OETTLY*
Fosca de Lusignan ..... *Anne CARRERE*
Jacques de Lusignan, roi de Chypre ..... *Paul BERNARD*
Un Officier ..... *Henri-Jacques HUET*
Un Garde ..... *André HERAUD*

★

Tous droits réservés pour tous pays. y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by Félicien MARCEAU.

Supplément au N° 417 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

ACTE PREMIER

Une salle du Palais Cornaro, à Venise. Peu de meubles mais de grande taille. Une impression de délabrem de salle trop grande. Un grand candélabre allumé. C'est la nuit. Deux entrées mais sans portes, l'une à gauche, l'a dans le fond, vers la droite.

SCENE I

CATERINA, LORENZO

Au lever du rideau, Caterina est au milieu de la scène et tournoie lentement, comme si elle dansait. A deux pas, Lorenzo la regarde avec tendresse.

LORENZO. — Tu n'es pas fatiguée ?

CATERINA. — Non.

LORENZO. — Tu n'as manqué aucune danse pourtant...

CATERINA. — Cela ne fatigue pas, de danser...

LORENZO. — Même avec un Roi...

CATERINA. — Surtout pas avec le Roi ! C'était merveilleux ! Je me sentais portée par les regards, par les fureurs, les jalousies. Et après, trois sénateurs, successivement, sont venus me demander ce qu'il m'avait dit. J'étais devenue quelqu'un de très important...

LORENZO. — Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

CATERINA. — Rien de particulier. Si j'en juge par celui-ci, les rois n'ont pas une conversation très étonnante. Que j'étais belle, que Venise était belle, que le bal était beau. Tout était beau pour lui.

LORENZO. — Cela t'a fait plaisir ?

CATERINA. — Oui... Oh, pas à cause du Roi. A cause des autres et de leurs mines. Cela ajoute au plaisir que de pouvoir un peu mépriser.

LORENZO. — Et de danser avec moi ?

CATERINA, *s'approchant de lui et se blottissant dans ses bras.* — Danser avec toi, c'était plus merveilleux encore. Parce qu'alors les autres ne comptent plus. Au milieu de toute cette foule, nous étions seuls, toi et moi, pris entre tes pas et les miens, plus seuls qu'au milieu du désert, plus protégés que par les plus épaisses murailles... Mon amour...

Ils s'embrassent.

LORENZO. — Caterina...

CATERINA. — Je t'aime. *(Du bout des doigts, avec une expression anxieuse, elle touche les lèvres de Lorenzo, doucement.)* Pars maintenant.

LORENZO. — Déjà ?

CATERINA. — Il est tard.

LORENZO. — Tu disais que tu n'étais pas fatiguée...

CATERINA. — Il est tard tout de même.

Lorenzo se détache d'elle, fait un pas arrière, lève la main dans un geste t tendre.

LORENZO. — Bonsoir... A demain...

Caterina a fait le même geste, mais br quement elle court vers Lorenzo et jette dans ses bras.

CATERINA. — Non. Ne pars pas encor Serre-moi dans tes bras... Plus fort... *(Ell la tête sur la poitrine de Lorenzo.)* J'ai cœur serré chaque fois que tu me quittes... y a eu tant de lumière ce soir et mainten l'obscurité nous guette, nous attend, chac de notre côté. Tu vas rentrer chez toi, je v monter dans ma chambre, à travers ce grande maison vide...

LORENZO. — Il y a Giorgio...

CATERINA. — De la chambre de mon frèr la mienne, nous avons compté, il y a soixan douze pas. Soixante-douze pas de salles, couloirs, d'escaliers, de portraits d'ancêtr de toiles d'araignées, de dalles qui ne tienn plus. Quand je me réveille, je me sens com dans un théâtre abandonné. Je pourr appeler, personne ne m'entend... Je n'aime la nuit, ces longues nuits qui nous séparen

LORENZO. — Bientôt, elles ne nous sépa ront plus.

CATERINA. — Tu y penses parfois ?

LORENZO. — Je ne cesse d'y penser...

CATERINA. — Nous avons déjà tant attend

LORENZO. — Dans deux mois, ce sera fi J'aurai enfin le commandement de ma galè

CATERINA. — Et tu partiras...

LORENZO. — Ma galère n'est encore qu'u très modeste galère, qui ne doit faire service que de Venise à Zara. Ce n'est loin.

CATERINA. — Quand nous étions petits, disais toujours que tu irais conquérir une pour moi, pour moi toute seule, pleine palais et de jardins, où nous serions heureu

LORENZO. — Et puis voilà ! Je me cont terai de Zara, qui n'est pas une île. Et m'attendras ici. Chaque fois, je reviendrai mon voyage comme un homme qui rentre sa journée de travail. Je m'étendrai près toi. Commencera la nuit. Ce sera aussi com un voyage, comme une traversée. Toute nuit à franchir. Je serai penché sur toi. Je regarderai dormir...

TERINA, *en riant.* — Mais non ! Tu dor-
s aussi ! Comment es-tu quand tu dors ?
RENZO, *lui caressant les cheveux.* — Ma
e... *(Ils se détachent l'un de l'autre.*
nzo *s'éloigne de deux pas.)* A demain...
silence. Ils se regardent.) Moi non plus,
aime pas te quitter. Il y a des jours où
plus facile, où je pars sans inquiétude,
me semble que je t'emporte avec moi,
u moins, que j'emporte une certitude, un
ement.
TERINA. — Pourquoi est-ce différent, ce
?
RENZO. — Je ne sais pas. Ce bal, cette
, tout ce qui passe entre nous et nous
e...
TERINA. — Rien ne peut nous séparer.
RENZO, *après un silence et sur un ton un*
différent. — Caterina, êtes-vous sûre de
en regretter ?
TERINA. — Pourquoi me demandez-vous
?
RENZO. — Je vous regardais... Quand vous
iez... oh ! même quand ce n'était pas
le Roi... Vous aviez l'air si heureuse.
TERINA. — Je m'amusais. C'est mon
ier bal depuis longtemps. Il fallait une
comme celle-là, officielle, chez le Doge.
ppose qu'au Palais, on invite d'après de
vieilles listes où la famille figure encore.
RENZO. — Les bals vous manquent ?
TERINA. — Mais non...
RENZO. — Jadis, c'est ici que se donnaient
êtes...
TERINA. — Je sais. Un jour, nous y
erons un bal, nous aussi, un grand bal.
ous oublierons d'inviter toutes ces filles
nateurs...
RENZO. — Quand je suis seul avec vous,
me paraît simple. Je sais que je vous
que vous m'aimez, que les obstacles ne
rien. Mais quand il y a tous ces gens...
ommes plus brillants que moi... Et vous,
lle, si éclatante... Je me sens parfois si
ne de vous...
TERINA. — Si vous étiez indigne de moi,
vous aurais pas choisi.
RENZO. — Je les regardais s'empressant
r de vous.
TERINA. — Il ne fallait pas les regarder.
RENZO. — Ils vous entouraient...
TERINA. — Vous pouviez les écarter.
RENZO. — Vous comprenez ce que je veux
n'est-ce pas ?
TERINA. — Non. Et je ne veux pas le
rendre. Je n'aime pas vous voir ainsi.
'aime pas ces découragements, ces
sties...
RENZO. — Mais l'amour, le véritable
r, est toujours modeste.
TERINA. — L'amour est orgueil. C'est une
d'orgueil. C'est un défi. Vous m'aimez,
is aime. N'en êtes-vous pas fier ?
RENZO. — Parfois cela me paraît presque
merveilleux.

CATERINA. — Rien n'est trop merveilleux.

LORENZO. — Vous pourriez épouser un de ces fils de doges...

CATERINA. — Nés fils de doges et qui mourront fils de doges. Cela ne m'intéresse pas. Vous, au moins, vous avez faim... N'est-ce pas que vous avez faim ?

LORENZO. — Faim de vous, Caterina.

CATERINA. — Ce n'est pas assez. Il faut avoir faim de tout. De tout ce qui nous entoure. Qu'avez-vous ce soir ?

LORENZO. — Je vous l'ai dit, cette angoisse... Caterina, comment ne voyez-vous pas que cette angoisse, c'est mon amour encore qui la suscite ?

CATERINA. — Cette angoisse ne sert à rien. Croyez-vous que je vous emmène à ces bals pour vous voir béer devant des nigauds ? Je voudrais vous en voir revenir plein de mépris au contraire, cherchant votre revanche, impatient de les écraser. Ils sont plus brillants ? Pourquoi le supportez-vous ?... Je voudrais vous voir au milieu d'eux plus fier, plus libre, entouré de cette lumière que devrait vous donner mon amour... Je vous l'ai vue pourtant parfois, cette lumière, le soir, sur la terrasse, quand vous me parlez de vos projets, de notre avenir...

SCENE II

CATERINA, LORENZO, GIORGIO

Giorgio est entré par la droite. Il est habillé d'une manière plus négligée que les deux autres.

GIORGIO. — Déjà rentrés ?

CATERINA. — Il est tard...

GIORGIO. — Pas pour un bal. Personne ne t'invitait probablement...

LORENZO. — Il y aurait toujours eu moi.

GIORGIO. — Justement, toujours vous. Une fille ne va pas au bal pour danser avec l'homme qu'elle va épouser.

LORENZO. — Voilà les axiomes qui commencent.

GIORGIO. — Ma foi, la règle générale est encore ce qu'on a trouvé de mieux...

CATERINA, *le coupant.* — Pour cacher les vérités particulières, mais oui.

GIORGIO. — D'ailleurs, Lorenzo danse mal.

LORENZO. — Caterina ! Je danse mal ?

CATERINA. — Vous dansez très suffisamment.

GIORGIO. — C'est ce que je disais. Suffisamment pour qu'on ne soit pas, avec vous, ridicule ; pas assez, certainement, pour en éprouver quelque plaisir.

CATERINA. — Car Monsieur mon frère qui sait tout sait probablement aussi ce que j'éprouve quand je danse avec Lorenzo.

GIORGIO, *s'approchant de Caterina.* — Chère Caterina, la douce, la tendre Caterina, toujours prête à mordre, toujours à se défendre, même

quand personne ne l'attaque. Pourquoi ne saurais-je pas ce que tu éprouves ? Est-ce donc si sorcier ? Tu danses très bien, toi. Les femmes ambitieuses dansent toujours très bien. Il y a là quelque chose qui défie toute logique mais qui est. En revanche, les hommes ambitieux dansent mal. Cela leur laisse peu de chances de se rencontrer. Ah, les pères sont bien coupables ! Ils nous font apprendre le latin, le grec, l'histoire des dieux et celle des astres. Cela sert moins que quelques battements de pied sur le parquet.

CATERINA. — C'est encore un de tes axiomes ?

GIORGIO. — Non, c'est le fruit de mon observation. Je danse mal, moi aussi.

LORENZO. — Vous ne dansez jamais.

GIORGIO. — Parce que je danse mal. Et pourtant, lorsque je les regarde, les autres, les brillants, les désinvoltes, il me semble que je pourrais faire des choses étonnantes, des pas, des entrechats dont on n'a pas idée... Seulement, pour cela, il faudrait pouvoir s'abandonner, libérer son petit dieu. Le petit dieu des ambitieux ne se libère pas vite. *(A Lorenzo :)* Vous éprouvez cela aussi, n'est-ce pas ? Bon, quand vous dansez avec Caterina, c'est autre chose. L'amour triomphe, vous êtes dans un rêve, vous ne voyez plus rien. Mais quand c'est avec une autre ? Il faut penser à mille choses... qui est son père, qui est son frère, la phrase à dire, la manœuvre à tenter. Tout l'esprit est dans la tête, pas dans les pieds. Et on danse mal, forcément. On croit que tout ce qu'on fait est de conséquence : le naturel s'en va. Savez-vous quel devrait être notre symbole ? Le paon, à cause des regards dont, dès qu'il fait la roue, il est couvert. L'ambitieux aussi se sent couvert de regards. Aussi imaginaires que ceux du paon, bien entendu, les gens ne s'intéressent pas tant à nous, mais qui suffisent à l'engoncer, à le gêner, à le paralyser.

CATERINA, *sèchement.* — C'est follement intéressant.

GIORGIO, *changeant de conversation.* — Il était brillant, le bal ?

LORENZO. — Très brillant. Et contrairement à ce que vous pouvez penser, Caterina a été très entourée.

GIORGIO. — Très entourée ? Une fille ruinée ? On m'a changé Venise.

LORENZO. — Elle a même eu le danseur le plus en vue du bal.

GIORGIO. — Qui ? Francesco Venier ?

LORENZO. — Bien mieux.

GIORGIO. — Il n'y a pas mieux à Venise que Francesco.

LORENZO. — Il y avait celui en l'honneur de qui le bal était donné.

GIORGIO. — Le Roi de Chypre ?

CATERINA. — Exactement.

GIORGIO, *à Caterina.* — Il t'a invitée ?

CATERINA, *avec une révérence.* — Ne déplaise.

GIORGIO. — Bah, le Doge lui aura indi les jeunes filles des familles les plus anci nes. Ce n'est qu'une politesse.

CATERINA. — Bien sûr. Une politesse as appuyée pourtant. Il m'a invitée deux fois.

GIORGIO. — Vraiment ?... Le Roi de Chyp J'aurais pourtant préféré Venier. Le Roi Chypre est un berger qui ne règne que pa que nous le voulons bien. Et qui règne quoi ? Sur un bout de rocher, sur quelq pêcheurs, à la merci d'un coup d'Etat, d' révolte, d'une descente des Turcs. Les Ven ont trente navires sur la mer.

LORENZO. — A la merci d'une tempête.

GIORGIO. — Les trente navires ne s jamais ensemble.

CATERINA. — Je monte me coucher. Bons

Elle sort rapidement par la droite.

SCENE III

GIORGIO, LORENZO

GIORGIO. — Elle est fâchée ?

LORENZO. — Caterina n'a pas tant d casions de briller. Ce soir, elle était fière son succès. Pendant qu'elle dansait avec Roi, qui n'a pas du tout l'air d'un berger vous assure, tout le monde la regardait. petit triomphe, si passager, pourquoi v amusez-vous à le détruire ? Vous connais mal votre sœur, Giorgio.

GIORGIO. — C'est vrai. Les frères n'entend rien à leur sœur. Mais les amoureux ne voi pas plus clair. Nous sommes sans doute deux seuls êtres à aimer Caterina. Et savons-nous d'elle ? Rien.

LORENZO. — Nouvel axiome : l'amour aveugle. Franchement, celui-là est un éculé.

GIORGIO. — Non, l'amour n'est pas aveu Il a même la vue assez perçante. Mais toujo dans la même direction. Avec mille cho sur les côtés qui lui échappent. Avez-vous déjà un amant découvrant que sa maîtr aime la campagne si, lui, il ne l'aime pa découvrant qu'elle est bête si, lui, il est in ligent ? Ou alors, s'il le découvre, attent c'est que son amour faiblit.

LORENZO. — Vous n'avez jamais aimé.

GIORGIO. — J'aime autre chose que vou

LORENZO. — Caterina voit plus loin vous ne le pensez.

GIORGIO. — Mais non. Tous les deux, v croyez voir loin parce que vous regardez l'air. Caterina vit dans un rêve. La voilà to glorieuse parce que ce roi l'a invitée à dan Mais ça la mènera à quoi ? Il ne va l'épouser, tout de même. Parlez-moi d Venier, à la bonne heure.

LORENZO. — Il s'agissait d'un cavalier p

danse, non d'un parti. Vous avez l'air
olier que je suis là.

ORGIO. — Pardonnez-moi. C'est vrai,
is vingt ans que nous nous connaissons,
enfance, nos jeux, rien que le mur à
r pour nous retrouver, oui, j'oublie
ois. Et je parle devant vous comme devant
rère. Vous n'êtes plus mon frère, vous
devenir mon beau-frère. Ce n'est pas
l. Mon beau-frère... quelle locution
ge, vous ne trouvez pas ? Mon beau-
... Comme on dit : mon beau costume.
t faire attention, ne pas le tacher, mettre
gants...

RENZO. — Giorgio, pourquoi ce ton
le ?

ORGIO. — Ça m'agace de vous voir ainsi,
les deux, loin de toute réalité. J'ai de
ction pour vous, Lorenzo. Avec Caterina
êtes même le seul être dans Venise pour
j'éprouve quelque sentiment. C'est pour-
je voudrais vous voir vous débarrasser
e fatras qui vous gêne, qui vous mène
pas sûr vers le malheur. Nous sommes
s. Vous êtes pauvre. Notre père est mort.
vôtre est un homme de loi dont les
oliers et les marchands de poivrons
tituent le plus clair de la clientèle. Voilà
ue vous voulez unir.

RENZO. — Pour notre bonheur.

ORGIO. — Au bout du bonheur, Lorenzo,
a les meubles. Où sont vos meubles ?...
ez de rêver. Vous êtes à Venise. Dans la
ville du monde où la richesse soit assez
ente pour mettre des feuilles d'or sur les
les. Et un mur couvert d'or, c'est un
le mur, Lorenzo, qui ne laisse rien passer.
ut pas les pauvres. Il ne nous reste que
misérable petite chance d'être des
aro, d'avoir un nom, des ancêtres, deux
ois grands-pères en effigie dans le Palais
Doges. On n'a pas encore eu le temps de
enterrer. Caterina pourrait épouser un de
rmateurs. Notre appui alors pourrait vous
r. Notre appui, pas notre amour. Notre
é vous hausse jusqu'à nous. Tandis qu'en
épousant, Caterina descend à votre
au.

RENZO. — C'est vous qui rêvez, Giorgio.

ORGIO. — C'est moi qui vois clair. Ma
on est plus forte que la vôtre.

RENZO. — Vous êtes là à vous promener
otre échiquier ; à disposer vos pions. En
liant qu'une chose : Caterina existe. Les
nes existent. Ce ne sont pas des pièces
u d'échecs.

ORGIO, *plus calme*. — Je sais... Les
nes existent. C'est même ce qui fausse
Ils pèsent, ils encombrent, nous sommes
pire gêne. Je rêve parfois d'un monde
ait, posé dans le vide. Il n'y aurait que
dées. Que nous pourrions marier, séparer,
iner à notre guise. Comme ce serait plus
le ! Tout ce que je vous dis est la clarté
même pourtant. Il faut croire que la clarté ne sert à rien.

LORENZO. — Caterina et moi, nous avons une autre clarté.

GIORGIO. — La clarté de l'amour ! Il m'est arrivé deux ou trois fois de commencer à aimer. Je vous jure que ça ne m'éclairait pas. Mais passons... Caterina est décidée. Si mal que je la connaisse, je sais bien que je ne la ferai pas revenir là-dessus. Elle prétend, qu'elle saura vous mener plus loin que n'importe quel armateur. Peut-être a-t-elle raison. Mais je vous le dis encore : faites attention. Vous allez faire ce qu'il y a de plus difficile au monde : un mariage inégal. Vous allez épouser une femme que, pas un instant, vous n'aurez le droit de décevoir, pas une minute... Vous aimez Caterina ?

LORENZO. — Comme mon âme.

GIORGIO. — Pas plus ?

LORENZO. — Ne plaisantez pas.

GIORGIO. — Je ne plaisante pas. Vous aimez votre âme, vous ? Moi pas. Elle me pèse, elle m'ennuie, je n'y trouve aucune ressource.

LORENZO. — J'aime Caterina.

GIORGIO. — Vous l'aimez trop. C'est ce qui m'inquiète. Vous aimez Caterina. Caterina est pour vous le ciel sur la terre. Et par-dessus le marché, ce mariage représente pour vous quelque chose d'inespéré, qui fera jaser, qui vous entourera d'une auréole. Caterina dans vos bras, vous croirez avoir atteint le but de votre vie, vous vous endormirez dans votre bonheur. Et Caterina vous en voudra. Ce qu'elle aime en vous, à part vos yeux, vos épaules, tout ce qui passera, c'est que vous avez faim. Ne perdez pas votre appétit. Pour elle, ce mariage n'est qu'un début. Ne l'oubliez pas.

LORENZO. — Caterina m'aime. L'amour ne calcule pas.

GIORGIO. — L'amour fait ses comptes tous les soirs. Ou tous les matins. L'homme se lève, il s'habille, il s'en va. Il laisse derrière lui une femme qui fait ses comptes. En vous épousant, Caterina sacrifie quelque chose. Elle doit en être payée.

LORENZO. — Elle le sera par mon amour.

GIORGIO. — Par votre amour ! La raison de tout, la réponse à tout, le remède à tout ! Aimez-la bien, au moins. Aimez-la sans une seconde de défaillance, sans une distraction. Qu'elle se sente comblée. C'est votre seule chance. Qu'elle ne voie pas le désert que vous commencerez par installer autour d'elle. Et gardez les yeux ouverts. Ne soyez pas malade. Ou alors pas longtemps. Ni proscrit, ou alors juste le temps de vous faire valoir. Pas une plainte, pas un soupir. Vous épousez une ambitieuse. Cela vous oblige à vivre sur une échelle. Sur une échelle, Lorenzo. Ce n'est pas commode tous les jours.

Par la gauche entre Malipiero.

SCENE IV

GIORGIO, LORENZO, MALIPIERO

Malipiero est un homme d'une soixantaine d'années, habillé de sombre. Il parle avec autorité, assez sèchement. Pendant les premières répliques, Giorgio est encore emporté par son mouvement oratoire de la scène précédente. Il se reprendra rapidement, ne parlera plus que lentement, avec circonspection.

GIORGIO. — Malipiero !

MALIPIERO. — Je sais, l'heure est un peu tardive. Mais j'ai une chose urgente — et importante — à vous communiquer.

GIORGIO. — Je m'en doute. Quand un membre du Conseil des Dix se dérange en pleine nuit et qu'il est aussi un vieil ami de la famille, il ne peut y avoir que deux raisons : demain je serai ambassadeur ou en prison.

MALIPIERO. — Il n'y a pas que vous, Giorgio... Je voudrais vous parler en particulier.

GIORGIO. — Si vous voulez. Mais Lorenzo est un ami.

MALIPIERO. — Il s'agit de votre sœur.

GIORGIO. — Raison de plus. Lorenzo est son fiancé.

MALIPIERO, *vivement*. — Son fiancé ? Caterina est fiancée ? Je l'ignorais. Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ? *(S'approchant de Lorenzo.)* Vous êtes le jeune Ferrari, n'est-ce pas ? C'est vous qui avez demandé la galère de Zara ? J'ai vu votre requête... *(Un silence.)* J'ai à parler à Giorgio.

Lorenzo fait un bref salut et sort par la droite.

SCENE V

GIORGIO, MALIPIERO

MALIPIERO, *revenant vers Giorgio*. — C'est... très sérieux, ce projet ?

GIORGIO. — Caterina semble décidée.

MALIPIERO. — Ce garçon n'est rien. Caterina peut trouver un parti plus brillant.

GIORGIO. — Encore faudrait-il qu'il se présente...

MALIPIERO. — Et s'il se présentait ?

GIORGIO. — A qui pensez-vous ?

MALIPIERO. — Pendant un moment, je viens de penser au bonheur de Caterina. Peut-être vaudrait-il mieux que je ne parle pas.

GIORGIO. — C'est à elle seule à choisir. A choisir entre Lorenzo et qui ?

MALIPIERO. — Le roi de Chypre.

GIORGIO. — Le Roi ? Le roi de Chypre ? Lusignan ?

MALIPIERO. — Le Roi a vu votre sœur ce soir. Sa beauté l'a frappé. Il s'en est ouvert au Doge. Je sors du Conseil. Nous en avons parlé.

GIORGIO. — Le Conseil des Dix consent ce mariage ?

MALIPIERO. — Puisque je suis ici.

GIORGIO. — Mais... Il y consent ou il désire ?

MALIPIERO. — Dans une affaire comme celle-là, le Conseil n'a qu'un ordre à donner vous le savez comme moi. Cet ordre, il ne donne pas. Caterina est libre. C'est à cette condition que je me suis chargé de cette mission.

GIORGIO. — Car il s'agit d'une mission.

MALIPIERO. — Ne commencez pas à chercher derrière les mots, Giorgio. Vous êtes encore un peu jeune pour cela. Je n'ai aucune raison de ruser avec vous. Le Conseil des Dix désire cette alliance. Vous suivez d'assez près nos affaires pour en voir les avantages. L'île de Chypre est pour nous une pièce maîtresse contre les Turcs. C'est pourquoi, par nos navires, nos troupes, nos prêts, nous avons aidé Lusignan à monter sur le trône. Nous comptions sur sa reconnaissance. Mais c'est une vieille histoire. Entre états, les bienfaits sont toujours perdus. Lusignan nous file entre les doigts. Ah, c'est un curieux homme. Faisant le maladroit, le pataud, l'homme qui n'entend rien, avec des accès de franchise qui arrachent tous les masques, sauf le sien. Allant droit au but, ce qui rend les discussions insupportables. Malade mais jouant de sa maladie comme d'autres jouent du couteau. Peu sûr d'ailleurs, avec cette morale de roi à laquelle il est impossible de rien comprendre... Nos rapports nous faisaient même craindre qu'il n'épousât sa cousine Fosca. Ç'aurait été une catastrophe, enfin, ç'aurait été ennuyeux. Cette Fosca est une véritable enragée. Ce n'est qu'une enfant, elle n'a pas vingt ans. Mais, dans ces familles royales, on apprend à être dangereux déjà dans les bras de sa nourrice. Parce que Fosca nous hait, les seigneurs et le peuple, qui nous sont également hostiles, voient en elle leur porte-drapeau et l'image de leur liberté. De leur liberté contre nous, bien entendu, contre Venise. Ils ne cherchent qu'à nous chasser. Avec Fosca et dans la situation présente, ils pourraient réussir. Au contraire, si Lusignan épouse une Vénitienne, il sera définitivement lié à nous. Je ne dirai pas que le sort de Venise y est engagé. Le sort de Venise ne dépend pas d'un roi de Chypre. Mais la chose est de conséquence.

GIORGIO. — Dans ces conditions, pourquoi le Conseil des Dix ne donne-t-il pas simplement un ordre ?

MALIPIERO. — Nous ne sommes pas des ogres, Giorgio.

GIORGIO. — Je sais. Mais vous préférez que les choses aillent comme vous le voulez.

MALIPIERO. — Caterina est une Cornaro, petite-fille d'un doge. Nous n'en sommes pas encore réduits à vendre notre meilleur sang.

GIORGIO. — Et si elle refuse ?

ALIPIERO. — Je serai toujours là pour vous ndre.

IORGIO. — Car il faudra nous défendre ?

ALIPIERO. — Le Conseil serait certainement déçu.

IORGIO. — Et cette déception s'étendrait oi ?

ALIPIERO. — Vous êtes son frère, le chef a famille.

IORGIO. — Tandis que si elle accepte ?

ALIPIERO. — Vous voulez marchander ?

IOGIO. — Quelle que soit la décision que ndra Caterina, elle doit pouvoir en urer toutes les conséquences.

ALIPIERO. — Caterina serait Reine de pre. Cela ne vous paraît pas une consé- nce suffisante ?

IORGIO. — Pour elle, certainement.

ALIPIERO. — Le beau-frère du roi de pre aurait parmi nous, de ce simple fait, situation toute particulière. Je pense que lace serait très indiquée au Conseil, à la nière vacance.

IORGIO. — Au Conseil ?

ALIPIERO. — N'est-ce pas là votre but ?

IORGIO. — Oui, bien sûr... mais de le voir roche...

ALIPIERO. — Caterina n'a pas encore ndu.

IORGIO. — Oui, il y a Caterina. Et il y a enzo.

ALIPIERO. — Placé entre son amour et érêt de Venise, il n'hésitera pas.

IORGIO. — Non, en effet. Mais peut-être dans le sens que vous pensez.

ALIPIERO. — Il passe pour un garçon eux, supérieur à sa fortune. Nous saurions nnaître son sacrifice... Allez me chercher rina.

IORGIO, *montrant un peu d'agitation.* — , non. Il vaut mieux que je lui parle -même.

ALIPIERO. — Le Conseil attend la réponse.

IORGIO. — Tout de suite ?

ALIPIERO. — Je préférerais ne sortir d'ici l'affaire réglée.

IORGIO. — Bien. Entrez là. Je vais peler... Je ne vous demande que quelques nts.

Malipiero sort. Giorgio se dirige vers le fond et se heurte à Lorenzo.

SCENE VI

GIORGIO, LORENZO

ORENZO. — Où allez-vous ?

ORGIO. — Mais... j'appelais Caterina.

ORENZO. — Je vous le défends.

ORGIO. — Vous me...

ORENZO. — J'étais là. J'ai tout entendu.

ORGIO. — Vous écoutez aux portes ?

LORENZO. — Il s'agissait de Caterina. Tout ce qui concerne Caterina me regarde. Et je vous défends de l'appeler. Vous m'entendrez d'abord.

GIORGIO. — Je vous aurais appelé aussi.

LORENZO. — A d'autres ! Je suis bien trop gênant. Vous voulez la forcer à accepter, n'est-ce pas ?

GIORGIO. — Qui vous a dit cela ?

LORENZO. — Je vous dis que j'ai tout entendu.

GIORGIO. — J'ai écouté Malipiero. Je n'ai donné aucune réponse.

LORENZO. — Il ne fallait même pas l'écouter. Il fallait l'empêcher de poursuivre. Un mot de vous, il se taisait. Ce mot-là, vous vous êtes bien gardé de le prononcer. Parce que vous, vous avez déjà accepté, vous avez déjà décidé que Caterina accepterait. Votre sœur peut être Reine, les Dix vous font des avances. Il ne vous reste plus qu'à me balayer. N'importe comment.

GIORGIO. — Je ne suis pas un ogre, Lorenzo.

LORENZO. — Non, vous non plus. Il paraît qu'il n'y a plus d'ogre ce soir. Mais votre ambition vous ronge et voilà enfin l'occasion de la satisfaire, à n'importe quel prix, en nous sacrifiant tous...

GIORGIO. — Qui vous fait croire que j'aie déjà accepté ?

LORENZO. — Votre visage a changé depuis tout à l'heure. Je regarde vos traits. Ils sont tirés par la convoitise. Vous avez le regard d'un criminel, d'un homme près de son but et qui ne reculera plus devant rien. Mais moi non plus, je ne reculerai pas. *(Giorgio ne répond pas, il a l'air absent.)* Giorgio, est-ce que vous m'entendez ? Vous ne commettrez pas ce crime. Est-ce que vous m'entendez ?... Il s'agit du bonheur de votre sœur. D'un bonheur qu'elle a voulu, décidé...

GIORGIO. — Je sais.

LORENZO. — Mais vous êtes prêt à le balayer. Un Roi et vous perdez la tête, vous ne voyez plus rien. Un Roi dont tout à l'heure vous vous moquiez, qui règne sur quelques bergers...

GIORGIO. — Et vous, vous régnez sur quoi ?

LORENZO. — Vous êtes ignoble.

GIORGIO. — Pas assez, malheureusement. Que de fois l'ai-je appelé, cet autre prétendant plus brillant, plus riche, plus puissant que vous. Et je me sentais prêt à tout alors pour que Caterina vous abandonnât. Je voyais tous mes arguments devant moi. Je sentais mon autorité, mon pouvoir. J'imaginais des ruses. Et maintenant que ce prétendant est là, plus éclatant encore que ceux auxquels je pensais, j'hésite. J'hésite, Lorenzo. Vous me voyez un visage qui vous étonne, un regard de criminel. C'est alors que la peur et le crime ont le même visage. Car j'ai peur. Et je ne sais pas ce que je vais dire et je ne sais pas ce que je vais décider et je ne sais pas ce que je

crains et je ne sais pas ce que j'espère. J'écoutais Malipiero, je voyais tout devant moi, ce royaume, notre triomphe et en même temps une crainte montait en moi et l'espoir que Caterina saurait mieux que moi où est son bonheur. Car moi je ne le sais plus. Le but de ma vie est devant moi, à ma portée. Au moment de le saisir, toute mon assurance m'abandonne. Vous savez bien que, si je le veux vraiment, je saurai convaincre Caterina. Mais tout au fond de moi il reste quelqu'un qui ne désire pas la convaincre.

LORENZO. — Parce que vous savez bien que son bonheur est avec moi.

GIORGIO. — Avec vous ? Dans cette vie étroite, mesquine, misérable, où sans cesse nous regretterions notre destin manqué. Nous ne pouvons pas refuser cette chance, Lorenzo. Dites-le vous-même que nous ne pouvons pas. Si vous avez écouté, vous aurez entendu avec quelle angoisse je demandais à ce vieil homme non un conseil mais un ordre.

LORENZO. — Vous êtes donc tenté à ce point ?

GIORGIO. — Et pourquoi ne le serais-je pas ? Une Cornaro peut être Reine, la gloire de Venise y est intéressée, demain j'aurais une charge dans l'Etat. Et si Caterina refuse, c'est une occasion perdue et qui ne reviendra pas. Cela aussi, vous l'avez entendu. Les Dix ne me le pardonneront pas. Il me faudra attendre qu'ils soient tous morts. Et les gens qui nous sont un obstacle, ils n'en finissent jamais de mourir.

LORENZO. — Je vous demande pardon, Giorgio.

GIORGIO. — Pardon pour quoi ? Pour votre stupide amour ? A moi qui n'ai pas su le briser ? Allons, laissez-moi l'appeler maintenant. Vous serez là. Elle refusera et je ne trouverai même pas un mot pour la convaincre.

LORENZO. — Non, vous ne l'appellerez pas.

GIORGIO. — Pourquoi ? Elle refusera.

LORENZO. — Je ne veux pas qu'elle ait à refuser.

GIORGIO. — Vous voulez que je ne lui parle même pas ? Que je ne lui communique pas cette démarche ?

LORENZO. — Puisqu'elle refusera. A quoi bon lui en parler ?

GIORGIO. — Vous n'êtes donc pas sûr ?

LORENZO. — Je suis sûr. Mais, en m'épousant, Caterina sacrifie déjà trop de choses. Vous me l'avez rappelé vous-même. Je ne veux pas qu'elle ait conscience de ce nouveau sacrifice.

GIORGIO. — Et vous trouvez cela très honnête ?

LORENZO. — Il ne s'agit pas d'honnêteté. Il s'agit de notre amour. Je ne veux pas de ce venin entre nous.

GIORGIO. — Alors, c'est vous qui lui parlerez.

LORENZO. — Moi ?

GIORGIO. — C'est étrange. Qu'on cesse moment de vouloir, toute notre volonté no abandonne. Je vous laisse libre, Lorenz Allez la rejoindre. Parlez-lui de tout ce q vous voudrez, du Roi ou de votre amour, la pluie ou du beau temps. Communiquez-l cette offre ou ne la lui communiquez pas. m'en désintéresse.

LORENZO. — Et Caterina ne saura jamais

GIORGIO. — Jamais.

LORENZO. — C'est impossible.

GIORGIO. — N'est-ce pas ce que vo vouliez ?

LORENZO. — C'est lâche ce que vous fait là.

GIORGIO, *plus haut.* — Pourquoi ? U décision doit être prise ce soir. Elle est à q veut la prendre. Malipiero n'a pas ordonner. Je n'ai pas su me convaincre m même. A vous maintenant ! Allez la rejoindr Ou n'y allez pas. Dites-moi tout de suite ici même ce que je dois répondre.

LORENZO, *éperdu.* — Non, non, nous pouvons pas.

GIORGIO. — Vous me demandez de respect votre amour. Est-ce assez le respecter ? Roi de Chypre, l'intérêt de Venise, la gloi des Cornaro, la fortune de Caterina, mon s même, je mets tout entre vos mains.

LORENZO. — Non, Caterina seule pe décider.

GIORGIO. — Ah, c'est Caterina maintenant Vous voyez bien que ce n'est pas si facil Vous étiez sûr de votre amour, n'est-ce pas Comme j'étais sûr de mon ambition. N passions nous guident, nos passions no mènent. Mais au moment d'agir, mon a bition recule et votre amour défaille. A nous ne sommes pas brillants. Ni l'un l'autre.

LORENZO. — Nous ne pouvons pas trah Caterina.

GIORGIO. — Vous vouliez le faire pourta

LORENZO. — Caterina refusera.

GIORGIO. — Courez le lui dire alors. Cour chercher ce triomphe. Où trouverez-vo jamais une plus belle preuve d'amour ? Roi de Chypre te demande en mariage. Veni y consent. Venise le veut. Tu auras des pala des châteaux, un royaume. Mais tu refus n'est-ce pas, mon amour ? Tu refuses, n'est- pas, mon adorée ? Notre amour est plus i portant, notre bonheur est ici, dans ce pala où les chambranles nous tombent sur la tê *(Allant à la porte de droite :)* Caterina Caterina !

LORENZO. — Elle refusera.

GIORGIO, *retraversant la scène pour sort à gauche.* — Elle va descendre. Vous lui dir ce que vous voudrez. Vous êtes le maître. vous laisse seul avec elle... *(Déjà près sortir :)* Mais n'oubliez pas : Caterina pe être Reine...

Giorgio sort par la gauche.

SCENE VII

CATERINA, LORENZO

ATERINA, *entrant.* — Vous êtes encore ici ? st Giorgio qui m'a appelée ?

ORENZO, *agité.* — Oui. Il veut que je vous le... Caterina, êtes-vous sûre de m'aimer ?

ATERINA, *souriant.* — Même à cette heure la nuit, je suis sûre de vous aimer.

ORENZO. — De m'aimer plus que tout ?... ipiero est ici. Il sort du Conseil des Dix. Roi de Chypre a demandé votre main.

ATERINA. — Le Roi de Chypre...

ORENZO, *toujours agité.* — Le Roi, oui. vous a à peine vue. Qui s'arroge ce droit ce qu'il a dansé deux fois avec vous. Et Dix qui consentent. Et Giorgio qui admet. trouve ça tout naturel. Qui ne proteste Qui laisse ce Malipiero discourir tout son ûl. Le pour, le contre ! Les avantages, inconvénients. Alors que nous nous ons, que nous nous aimons depuis ours, que nous pouvons nous marier dans x mois. Qui veut qu'on vous consulte...

ATERINA. — Le Roi...

ORENZO. — Tout était clair, décidé, ngé. Notre bonheur était là, devant nous. homme arrive. Parce que c'est un Roi, est remis en question. Parce que cela sert sales petites ambitions de votre frère... *terina ne répond pas. Elle regarde droit ant elle et gardera cette attitude pendant e la réplique de Lorenzo.)* Caterina... s, Caterina, criez-moi que vous ne voulez que vous n'y songez pas une seconde !... erina, vous aussi êtes-vous sourde ? Ne ntendez-vous pas ?... Caterina, prenez le. Si vous hésitez encore un instant, c'en fait de notre amour. Ce silence sera entre s pour toujours. Cette infime seconde où s aurez balancé... Je ne pourrai plus blier... Jamais... Plus jamais... Mais tu es oi... Tout à l'heure encore... Toutes nos s... C'était toi qui en parlais... Tu as ? Peur de cet avenir mesquin, médiocre, est devant nous ? Mais il n'y a pas de iocrité là où il y a l'amour. L'amour de les instants. Caterina... Ce Roi n'est rien... ain il peut être chassé...

ATERINA, *dans un cri.* — Giorgio !

Giorgio entre.

SCENE VIII

GIORGIO, LORENZO, CATERINA

ATERINA, *tout de suite.* — J'accepte.

ORGIO. — Caterina... *(Un silence.)* Cate- , c'est impossible... Je te demande de échir, de peser toutes les conséquences.

ATERINA. — Je vois toutes les consé- ces.

GIORGIO. — Tu aimes Lorenzo pourtant.

CATERINA. — Oui.

GIORGIO. — Tu ne peux pas en un instant rayer cet amour, supprimer ce bonheur. Ton bonheur...

CATERINA. — Il y a autre chose que le bonheur.

GIORGIO. — Cet homme, tu l'as à peine vu. Il va t'emmener loin de Venise, loin de nous, dans une île à demi sauvage...

CATERINA. — Mais dont il est Roi.

GIORGIO, *à Lorenzo.* — Mais dites quelque chose. Ce n'est pas à moi à défendre votre bonheur.

LORENZO. — L'amour n'est pas aveugle, Giorgio. La décision de Caterina est prise. Je l'ai su dès le premier instant.

GIORGIO. — Vous ne luttez même pas.

LORENZO. — J'étais prêt à lutter pour Caterina, non pas contre elle. Vous avez raison, Giorgio, nous rêvions. Chacun de notre côté, séparés, chacun à poursuivre notre chimère.

CATERINA. — Moi, je ne rêvais pas.

GIORGIO. — Tu étais heureuse pourtant.

CATERINA. — Aucun de nous n'était heureux. Toi à souffrir de ton inaction, Lorenzo à douter de lui-même, moi à vous tenir à bras tendus, tous les deux.

GIORGIO. — Nous t'avons déçue ?

CATERINA, *violemment.* — Dans quelles nuées vivez-vous donc ? N'y a-t-il que moi ici pour voir clair ? Un royaume s'offre à nous, la grandeur, le pouvoir, notre chance enfin, notre chance à tous les trois... et vous pataugez, comme des enfants, étourdis, apeurés, à ne savoir que dire.

LORENZO. — J'étais seul à aimer.

CATERINA, *toujours violemment.* — Et seul à ne pas voir vers quoi nous allions et vers quels regrets.

LORENZO, *violemment aussi.* — Vous êtes folle ! Et cette décision absurde, croyez-vous que vous n'aurez pas à la regretter ?

CATERINA, *avec une sorte de désespoir.* — Quoi que je fasse, je regretterai. Je sais maintenant que tout cela est amer, qu'il est amer de prendre, amer de refuser, amer peut-être de vivre. Où que je me tourne, je ne vois qu'un oui qui me tue, ou un non qui m'empoisonne.

GIORGIO. — Caterina, il est temps encore de refuser.

CATERINA. — Il est trop tard.

GIORGIO. — Nous pouvons demander un délai.

CATERINA. — En donnant quelle raison ?

GIORGIO. — Que tu dois réfléchir, que tu es fiancée à Lorenzo...

CATERINA. — Ils croiront que c'est un prétexte.

GIORGIO. — Non, je l'avais dit à Malipiero.

CATERINA, *éclatant.* — Tu l'avais dit ? *(Elle regarde les deux hommes.)* Mais où aviez-

vous la tête tous les deux ? Est-ce à moi de vous apprendre qu'il ne faut jamais rien dire, jamais, qu'il est toujours trop tôt pour dévoiler ses projets, qu'il faut avancer vers eux dans le silence, dans le secret ?... Et ma gloire ? Libre, je pouvais l'accepter, ce Roi. Fiancée, cela devient ignoble... Mais tant pis. Il est trop tard maintenant. Ce royaume est déjà au dedans de nous. Malipiero n'a qu'à se taire... Mais va le chercher. Va le chercher ! Tu ne vois pas que je suis à bout de forces ? *(Giorgio hésite.)* Va le chercher !

Giorgio va vers la gauche, revient aussitôt avec Malipiero.

SCENE IX

GIORGIO, CATERINA, MALIPIERO, LORENZO

CATERINA, *parlant sur un ton uni, hésitant parfois comme si elle avait peine à contenir ses larmes.* — Vous voudrez bien dire au P que je suis très honorée de sa demande que j'accepte de devenir sa... de devenir Reine. Vous direz aussi au Sérénissi Conseil que, si j'ai accepté cette alliance quoi rien ne me préparait, c'est pour gloire de Venise, grâce à l'insistance de m frère et de Lorenzo, que j'y mets pourta une condition.

MALIPIERO. — Elle est acceptée d'avan

CATERINA. — C'est moi qui désignerai l'a bassadeur de Venise à Chypre.

MALIPIERO, *avec un rapide coup d'œil ve Lorenzo.* — Je vous le répète, votre conditi est acceptée. Le Conseil donnera son asse timent. Mais moi, Caterina, je vous demande est-ce bien raisonnable ?

CATERINA. — Raisonnable ? *(Dans un cri* Et ce que je fais, moi, est-ce que vous croy que c'est raisonnable ?

RIDEAU

ACTE II

La scène représente une salle du Palais royal de Chypre. Au fond, une terrasse qui servira aussi d'entrée par où on a une large échappée sur un ciel très bleu. A droite, une autre entrée. Au milieu de la scène, fauteuil. A gauche, une table.

SCENE I

CATERINA, PUIS FOSCA

Au lever du rideau, Caterina est seule, sur la terrasse, regardant vers l'extérieur. Par la droite, entre Fosca qui, en voyant Caterina, s'arrête et l'observe. Un moment assez long se passe. Caterina se retourne.

CATERINA, *effrayée.* — Fosca ! Vous étiez là ? *(Se reprenant :)* Depuis longtemps ?

FOSCA. — Non. J'entrais à l'instant.

CATERINA, *descendant.* — Le bruit de la fête m'a étourdie. Je cherchais un peu de silence.

FOSCA. — Les fêtes de Venise étaient-elles moins bruyantes ?

CATERINA. — Je n'y étais qu'en spectatrice. C'est moins fatigant.

FOSCA, *sur un ton assez faux.* — Ah oui ? Je ne sais pas. Je n'ai jamais été spectatrice.

CATERINA, *avec bonne humeur.* — Fille de roi, va ! Ah, vous ne le laissez jamais oublier longtemps.

FOSCA. — Je ne l'oublie jamais moi-même.

CATERINA. — Vous devriez pourtant. Je vo regardais tout à l'heure. Même en dansa vous gardiez ce visage tendu, préoccupé. I pleine fête... Vous n'aimez pas les fêtes ?

FOSCA. — Celle-ci était en l'honneur votre frère.

CATERINA. — Quel curieux pays où l jeunes filles se préoccupent des motifs d'u fête. Au lieu de simplement en profiter. Pas encore quand vous dansez avec le Roi. C'e le Roi, c'est votre cousin, la deuxième dan de rigueur. Mais avec ces jeunes seigneurs Il y en a quelques-uns qui ont l'air tr agréables.

FOSCA, *raide.* — Je n'ai pas l'habitude penser à eux de cette manière.

CATERINA. — C'est pourtant un de ceux- qu'un jour vous épouserez.

FOSCA. — Ces seigneurs sont nos vassau Je ne pourrais pas aimer en dessous de m On doit se sentir tellement avilie. *(Av intention :)* Vous ne croyez pas ?

Caterina lui lance un rapide regard mo continue comme si de rien n'était.

CATERINA. — A moins de quitter Chypre, il
us faudra bien vous y résigner. Le Roi était
seul ici à votre hauteur.

FOSCA. — Je ne me marierai jamais.

CATERINA. — Bah ! Cri de jeune fille qui n'a
iais aimé.

FOSCA. — Qu'en savez-vous ?

CATERINA. — Ou qui n'a aimé qu'une fois,
qui est peut-être pareil... Vous cherchez
plaire, cependant...

FOSCA. — Moi ?

CATERINA. — Ce n'est pas un reproche,
sca... Au contraire. Savez-vous que, depuis
n arrivée, vous vous êtes transformée ?

FOSCA. — Vous avez introduit ici des habi-
les de luxe, d'élégance...

CATERINA. — Je croyais que vous étiez
stile à tout ce qui vient de Venise. Sauf
x robes, je vois. Sauf aux coiffeurs.

FOSCA. — Les coiffeurs, au moins, ne font
e ce que je leur commande.

CATERINA, *restant dans le ton léger.* — Mais
us les commandez très bien. Votre coiffure
charmante... Et votre robe aussi. Elle est
s jolie... Vraiment.. Encore un peu sévère,
ut-être. C'est la robe d'une jeune fille qui
st pas tout à fait heureuse... Vous n'êtes pas
ureuse, Fosca ?

FOSCA. — Moi ? Oui, certainement.

CATERINA. — Quand je pense à la sauva-
onne que j'ai trouvée en débarquant il y
deux ans. Oh, une ravissante sauvageonne.
e très jolie sauvageonne. Mais il fallait
ercher pour s'en apercevoir. Chercher sous
te tignasse...

FOSCA, *redevenant, pour un moment très
ne fille.* — Je n'ai jamais eu de tignasse.

CATERINA. — Disons : sous cette chevelure
gèrement ébouriffée. Et toujours habillée
mme pour la chasse. Ou pour la guerre.
mme toutes les femmes de Chypre,
illeurs. Soubrevestes, casaquins de cuir...

FOSCA. — C'était notre mode.

CATERINA. — Eh bien, je suis heureuse de
voir transformée. Et heureuse de vous voir
première convertie. Maintenant... mes
mpliments ! On dirait que vous cherchez
m'éclipser.

FOSCA, *trop vivement.* — Auprès de qui ?

CATERINA, *toujours de bonne humeur.* —
, auprès de personne en particulier...
spère. Mais ce n'est pas sans quelque dépit,
l'avoue, que je vois parfois plus de regards
rigés vers vous que vers moi. Et vous
udriez me faire croire qu'aucun de ces
nes seigneurs ne s'est jamais risqué à vous
re la moindre déclaration ?

FOSCA. — Ils n'oseraient.

CATERINA. — Allons, allons ! Les jeunes
ns sont-ils faits ici autrement qu'ailleurs ?
us êtes jolie, vous êtes la cousine du Roi.
is vous devez hanter leurs rêves, Fosca !
urquoi ne penseraient-ils pas à celui que
us choisirez un jour ? J'y pense bien, moi.
le Roi y pense aussi.

FOSCA, *touchée.* — Ce n'est pas vrai !

CATERINA, *nettement.* — Pour une fille si entichée de son rang, vous oubliez parfois le mien. Je n'aime pas le ton sur lequel vous me parlez trop souvent.

FOSCA. — Je m'excuse. Mais pourquoi me parlez-vous de ce sujet qui m'est odieux ? Tenez-vous tant à vous débarrasser de moi ?

CATERINA. — Le Roi et moi, nous voudrions vous voir heureuse.

FOSCA. — Il est bien temps qu'il y pense. Mais mon bonheur lui est indifférent. Dites plus franchement que Venise désire mon mariage.

CATERINA. — Pourquoi Venise s'intéresserait-elle à votre mariage ?

FOSCA. — Pour me rendre inoffensive.

CATERINA. — Et c'est cela qui vous rend ce projet si antipathique ?

FOSCA. — Venise s'occupe déjà beaucoup de nos affaires. Elle pourrait au moins ne pas se mêler de mon mariage.

CATERINA. — Soyez rassurée, elle ne s'en mêle pas. Vous pouvez épouser qui vous voudrez. Je doute que le Conseil des Dix y marque quelque intérêt... Mais vous avez peut-être d'autres raisons...

FOSCA.— Quelles raisons pourrais-je avoir ?

CATERINA. — Il y a eu jadis un projet de mariage entre le Roi et vous.

FOSCA, *vivement.* — Cela n'est pas.

CATERINA. — Tiens, on m'avait dit.

FOSCA, *se reprenant.* — Il y a eu en effet un projet, resté vague d'ailleurs. Au point de vue politique, ce mariage aurait présenté son intérêt. Je m'y serais résignée.

CATERINA. — C'est bien la première fois que je vous aurais vue résignée à quelque chose. Le Roi ne m'a pas présenté ce projet exactement sous ce jour-là.

FOSCA. — Le Roi ne vous en a jamais parlé.

CATERINA. — Vous semblez oublier qu'entre un mari et sa femme, il y a de temps en temps des moments d'abandon. Vous voyez beaucoup le Roi, je le sais. Il vous consulte volontiers sur les affaires. Mais moi, j'ai les nuits. Toutes les nuits. Cela nous laisse du temps pour parler. De choses et d'autres. De vous notamment... Là, vous voyez. A quoi vous sert-il de vous enfermer dans votre orgueil, de vous raidir dans votre cuirasse. Pour que je la fèle et vous trouble, il me suffit de faire allusion à cette chose si simple et si naturelle : que je passe mes nuits avec le Roi.

FOSCA. — Que voulez-vous dire ?

CATERINA. — Vous devriez davantage vous surveiller, Fosca. Le visage d'une Princesse est un livre où tout le monde cherche à lire. Il ne faut pas y mettre ses secrets. Tout en vous crie un peu trop clairement que votre haine pour Venise, vos petits complots avec les seigneurs, vos manigances, vos dignités outragées, que tout cela porte un autre nom.

FOSCA. — Quel autre nom ?

CATERINA. — Votre jalousie contre moi.

FOSCA, *perdant tout sang-froid.* — Oh, je vous hais ! Je vous hais !

CATERINA. — Ah, enfin une parole franche entre nous. Ai-je assez dû peiner pour l'obtenir ! On respire mieux, vous ne trouvez pas ?

FOSCA, *hors d'elle.* — Et le visage d'une femme qui trompe son mari, vous ne croyez pas qu'il est clair, lui aussi ?

CATERINA. — Taisez-vous !

FOSCA. — Le visage d'une Reine qui en est réduite à rôder dans les couloirs pour rencontrer son amant, cet amant qui n'est même pas là, d'ailleurs, qui ne vient pas à vos rendez-vous, qui vous fait attendre, vous, la Reine...

Caterina, vivement, s'est avancée jusqu'à Fosca. Elle lève la main. Fosca la saisit au poignet. Elles s'affrontent ainsi un moment.

CATERINA. — Moi aussi, je vous hais. *(Elle se dégage, va vers la droite, parle sans regarder Fosca.)* Vous savez que cela n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Vous me surveillez d'assez près pour savoir que ce n'est pas vrai.

FOSCA. — C'est trop déjà que la rumeur en puisse courir.

CATERINA. — Calomnie de petite cour de province. Cela ne m'atteint pas.

FOSCA. — Mais cela atteint votre gloire. Si vous en étiez soucieuse, si vous respectiez le Roi, si vous étiez une vraie Reine enfin, vous l'empêcheriez, cette rumeur.

CATERINA. — Et comment ?

FOSCA. — Faites renvoyer cet ambassadeur.

CATERINA. — Il n'en est pas question.

FOSCA. — Le Roi peut demander son rappel.

CATERINA. — Le Roi est comme moi : il méprise la calomnie.

FOSCA. — Il pourrait cesser de croire que c'en est une.

CATERINA. — Qui ira le lui dire ? Vous ? Allez-y. Allez lui parler, allez lui ouvrir les yeux. Ne perdez pas de vue cependant que, connaissant vos sentiments, il pourrait trouver la chose suspecte, en prendre ombrage et ordonner non le rappel de l'ambassadeur mais votre exil. Ce qui serait d'ailleurs aussi un moyen de couper court à la rumeur. Entre nous, avouez que vous êtes la seule à la faire courir. Et il y a un autre risque, plus grave.

FOSCA. — Lequel ?

CATERINA. — Il n'y a rien comme la haine — je parle d'une bonne haine, franche, déclarée — pour vous donner confiance. Maintenant que tout est clair entre nous, j'ai envie de vous faire confiance... A l'affût comme vous l'êtes, vous aurez appris, je suppose, que les médecins éprouvent quelques inquiétudes quant à la santé du Roi.

FOSCA. — Je le sais, oui.

CATERINA, *avec un regard rapide.* Vraiment ? J'avais donné des consigr pourtant. Je vois qu'elles sont bien observé Vous savez alors quel est son mal et que moindre contrariété, la moindre colère p lui être fatale. Maintenant, allez lui parl si vous voulez. Allez lui dire que sa fem le trompe et le bafoue et qu'elle le bafo depuis le premier jour. Mais allez donc ! moment est favorable. Il vous suffira d'u danse. C'est merveilleux, la danse, pour c choses-là. Pendant quelques minutes, vo serez seule avec lui. Aussi seule qu'avec vot confesseur. Vous aurez tout le temps de l dire tout ce que vous voudrez. Il ne pour même pas y couper court... Vous n'allez pas Vous avez peur de lui faire mal ? Peur le tuer ? Votre amour pour lui serait-il pl fort que votre haine pour Venise ?

Fosca la regarde un instant, puis bru quement fait la révérence et sort par terrasse. Lorenzo arrive par la gauc

SCENE II

CATERINA, LORENZO

CATERINA. — Vous êtes fou ! Pourqu n'avez-vous pas attendu ? Fosca aurait p vous voir.

LORENZO. — Qu'importe Fosca ! Tout ce n'a que trop duré. Comment pouvez-vo accepter cette vie ?

CATERINA. — Que puis-je faire ? C'est m qui l'ai choisie.

LORENZO. — Pas cette vie-là ! Pas d'êt prisonnière !

CATERINA. — Mais ne voyez-vous pas que me débats, que je cherche, que je suis sa cesse à imaginer, à inventer le moy d'échapper à ces contraintes, le moyen d'êt libre, de vivre, de vous voir, de no retrouver. Est-ce ma faute si je n'y arri pas ?

LORENZO. — Nous pourrions fuir.

CATERINA. — Pour tout perdre ?

LORENZO. — Pour perdre quoi ? Y a-t-il monde deux êtres plus démunis ? Depuis q nous sommes ici, par une fois, pas une foi Caterina, je n'ai pu vous voir seule, vo parler, vous prendre dans mes bras. Si c'éta pour en arriver là, pourquoi m'avez-vo emmené ?

CATERINA. — Parce que j'avais peur. Il m semblait que tout était noir devant m J'essayais d'imaginer, je ne voyais rien. Ri qu'un désert où j'ai eu peur d'être seule. C'e pour cela que je vous ai emmené. J'avais peu Lorenzo, je mourais de peur... Vous ne pouv pas savoir ce que c'est d'avoir vécu sur u passion et d'en découvrir brusquement u autre, tapie en vous, une autre passio inconnue, obscure, affreuse, qui soudai s'étire et bouge, qui vous prend, qui vo

ène et on ne sait pas vers quoi. Je voyais e royaume devant moi. J'ai senti une force ui me poussait et j'ai avancé. Mais j'ai avancé n tremblant, Lorenzo, en étouffant des cris e peur, j'ai avancé au milieu d'un silence pouvanté. Je le sais maintenant, une passion ui s'assouvit, c'est le silence qu'elle suscite... t puis je pensais que tout serait différent, ue j'aurais ici une vie où tout eût été ossible, où nous aurions pu nous retrouver, ous rejoindre, nous aimer... Je rêvais. J'étais ne enfant... *(Avec rage :)* Mais pouvais-je révoir que ma capitale serait ce village où ersonne ne peut faire un pas sans qu'une enêtre s'entr'ouvre, sans qu'un judas s'entre-âille, sans que les sentinelles se hèlent de réneau à créneau ? Pouvais-je prévoir ces arons qui me haïssent et ces valets qui me uettent ? Est-ce que je le savais, moi qu'une eine est une prisonnière, moins libre que s servantes ? Et ces regards, pouvais-je les révoir ? Ces yeux ouverts, tous ces yeux, à auche, à droite, devant moi, derrière moi, artout, tous ces regards qui me suivent, qui e traquent, qui me harcèlent, plaqués sur oi comme des mouches, comme des ngsues, ces regards de sourds, de muets, rien ne se lit et qui me rendent folle ? Fosca ? Pouvais-je prévoir Fosca ?

LORENZO. — Fosca ne serait rien si vous en étiez pas jalouse...

CATERINA. — Jalouse ?

LORENZO. — La couronne ne vous suffit as. Il vous faut le Roi aussi. Me croyez-vous eugle ? Que devrait vous importer que Fosca me le Roi ? Laissez-les donc ! Cela nous range.

CATERINA. — Le Roi est mon mari...

LORENZO. — Je ne le vois que trop... *(Doument :)* Vous ne m'aimez plus, n'est-ce pas ?

CATERINA. — Je vous aime. Pas un instant, n'ai cessé de vous aimer. Le jour, la nuit, ne pense qu'à vous. *(Lorenzo fait un pas rs elle.)* Non, n'avancez pas. Il y a quelqu'un bas.

LORENZO, *après un rapide regard vers la rrasse.* — Il est trop loin pour nous endre.

CATERINA. — Pas trop loin pour nous voir.

LORENZO. — Personne ne peut s'étonner e, rencontrant la Reine, un ambassadeur lui ésente ses devoirs. *(Ils sont immobiles, l'un face de l'autre.)* Ainsi sommes-nous sormais, ainsi serons-nous tous les jours vantage, enfoncés en nous-mêmes, à trois s l'un de l'autre, plus séparés que par un r, notre rage entre nous, pris au piège, sonniers de ce que nous avons choisi tre, figés comme des statues, la Reine, mbassadeur, vous avec votre couronne, moi c mes lettres de créance, comme des leaux d'antichambre, à nous regarder. De tre amour, voilà tout ce qui nous reste. Pris ns une gangue où il n'y a plus de vivant que nos yeux. Vous parlez des regards de vos servantes... Avez-vous pensé déjà à ce qu'il y a dans mon regard à moi lorsque je suis là, devant vous, dans les cérémonies, au cours des audiences, immobile, et que je vous regarde, que je vous regarde et que mon regard se vautre sur votre corps...

CATERINA. — Non, n'avancez pas...

LORENZO, *immobile.* — Mais tu es à moi. Ce maigre espace entre nous, ce n'est rien, ce n'est plus rien. Je suis près de toi. Je te prends dans mes bras. Tout autour de nous s'enfonce dans la nuit. Notre amour seul existe encore. Je te prends. Tu renverses la tête. J'ai mes lèvres sur ton cou. Ton sang bat contre ma bouche. Il n'y a plus que ton corps et le mien, ensemble, noués. J'ai mes lèvres sur ton épaule et je te mords, je te mords et je te marque parce que tu es à moi.

CATERINA, *comme dans un rêve.* — Oui, je suis à toi...

Elle se prend le visage dans les mains. Lorenzo fait un pas vers elle. A ce moment, Giorgio apparaît sur la terrasse.

GIORGIO. — Je vous dérange ?

Caterina lève les yeux vers lui, le regarde un instant puis brusquement fuit par la gauche.

LORENZO. — Caterina...

SCENE III

GIORGIO, LORENZO

Pendant tout le début de la scène, Giorgio aura un ton assez désinvolte, comme un homme qui ne veut pas aborder tout de suite le véritable objet de l'entretien. Au contraire, Lorenzo sera immédiatement très tendu.

GIORGIO. — Qu'y a-t-il ? Vous en êtes déjà aux scènes ?... *(Lorenzo ne l'écoute pas.)* Lorenzo !... Allons, allons, sans ces petites disputes, où serait l'agrément de faire l'amour ?

LORENZO. — Vous parlez de votre sœur, Giorgio.

GIORGIO. — Mais non, je parle de la Reine. Ne prenez pas cet air rogue. Pas avec moi. Vous pensez bien que je trouve cela parfait... à tous les points de vue.

LORENZO. — Je vous ai connu moins péremptoire.

GIORGIO. — Parce que je n'étais rien. J'hésitais, je tergiversais, j'avais des scrupules. Parce que j'étais cette chose bête et nulle : un homme sans fonction dans l'Etat. Un peu de vide qui, s'il disparaît, ne laisse rien, aucune trace. Maintenant je suis membre du Conseil des Dix.

LORENZO. — C'est même jusqu'ici le seul résultat de ce brillant mariage.

GIORGIO. — Et c'est cette fonction qui maintenant me guide, qui m'habite, qui me pousse en avant. Hésitations, faiblesses, tout cela a disparu. Un autre que moi maintenant, à ma place, tranche, décide, ordonne. Je me sens plus grand. Vous devez pourtant éprouver cela comme moi. N'est-ce pas qu'une fonction, c'est merveilleux ? D'agir et que chacun de nos actes ait un poids, une conséquence...

LORENZO. — Oui...

GIORGIO. — Savez-vous que je me suis même mis à danser ?

LORENZO. — Décidément, le mariage de Caterina n'aura pas été inutile.

GIORGIO. — Je vous trouve bien découragé.

LORENZO. — Je vis ici au milieu de la haine. Ça use.

GIORGIO. — Fadaise. La haine nous aide à vivre.

LORENZO. — La haine ouverte, peut-être, la haine vivante. Pas celle de gens qui rusent, pas les courbettes, les attentions, les prévenances, au bout desquelles il y a toujours quelque traîtrise.

GIORGIO. — Bah, ce sont des sauvages.

LORENZO. — Avec des ruses élémentaires : les plus efficaces. Vous voyez bien ce qu'ils font pour nous empêcher de nous rencontrer. Depuis votre arrivée, les fêtes succèdent aux fêtes. La vie est ici généralement plus morose. Ce n'est qu'un moyen pour ne jamais vous laisser seul.

GIORGIO. — Tiens, pourquoi ?

LORENZO. — Le Roi nous hait. Je ne parle pas de vous et de moi, bien entendu. Je parle de Venise.

GIORGIO. — Venise lui a donné sa femme.

LORENZO. — Et par voie de conséquence, il considère Venise comme sa belle-mère : avec méfiance.

GIORGIO. — C'est grâce à nous qu'il a pu monter sur le trône.

LORENZO. — C'est un genre de services que les rois ne pardonnent pas.

GIORGIO. — Il devrait nous être reconnaissant.

LORENZO. — Les rois n'ont pas sur ce chapitre les idées de tout le monde.

GIORGIO. — Nos troupes, nos navires, notre argent...

LORENZO. — Ils pèsent sur lui comme une hypothèque.

GIORGIO. — C'est incroyable... Il vous reste un atout cependant.

LORENZO. — La Reine ?

GIORGIO. — La Reine, oui.

LORENZO. — Depuis que vous êtes ici, combien de fois avez-vous pu la voir ? J'entends, la voir seule.

GIORGIO. — A vrai dire, avec toutes ces fêtes, pas une fois.

LORENZO. — Et vous êtes son frère...

GIORGIO. — Lorenzo !

LORENZO. — Quoi ?

GIORGIO. — Dois-je comprendre que vous n'êtes même pas son amant ?

LORENZO. — Même pas, non.

GIORGIO. — Elle ne vous aime plus ?

LORENZO. — Elle m'aime toujours. Elle souffre autant que moi.

GIORGIO. — Mais alors ?

LORENZO. *évasif.* — Des obstacles...

GIORGIO. — Des obstacles ! Deux êtres qui s'aiment.

LORENZO. — Deux êtres qui s'aiment sont comme les autres, soumis aux lois de l'espace et du temps.

GIORGIO. — C'est-à-dire ?

LORENZO. — Que pour passer des sentiments aux actes, il y a deux questions qui se posent : où et quand ? Caterina et moi, nous sommes ici deux otages, deux prisonniers, épiés, surveillés, la Vénitienne et le Vénitien, deux ennemis.

GIORGIO. — Vous pouvez acheter des complicités...

LORENZO. — A la merci d'un plus offrant. Et dans la situation où nous sommes, il y aurait toujours un plus offrant. Vous ne savez pas ce qui couve ici d'intrigues, de rivalités. Il y a le Roi aussi. Caterina ne l'aime pas, bien entendu. Mais elle éprouve pour lui une sorte... une sorte de respect, et qui la paralyse.

GIORGIO, *haussant les épaules.* — Le Roi d'un bout de rocher.

LORENZO. — Mais il est ce bout de rocher. Cette île, ce royaume, c'est lui.

GIOGIO. — Vous donnez beaucoup dans le sacrement, il me semble... *(Changeant de ton :)* Vous savez que le Conseil des Dix n'est pas très content...

LORENZO. — Je reçois assez de dépêches. Je n'ai même plus besoin de les déchiffrer. Elles ne contiennent que des reproches.

GIORGIO. — Généralement justifiés, convenez-en. De tout ce que nous vous avons demandé de faire, rien n'est fait. Le Roi s'était engagé à nous aider dans notre système de défense contre les Turcs. Où cela en est-il ?

LORENZO. — A ceci : que l'ambassadeur turc a ici cent fois plus d'influence que moi. Dans les fêtes, je passe avant lui. Partout ailleurs, après.

GIORGIO. — C'est insensé.

LORENZO. — Nos troupes, nos navires, notre argent, Giorgio... Que le Roi, une seule fois et dans la plus petite affaire, reconnaisse notre bon droit, ce sont des rumeurs, des palabres à l'infini. On crie à la faiblesse de sa part, à l'ingérence de la nôtre. Mais le moindre geste en faveur des Turcs, le plus riche, le plus inconsidéré, tout le monde le loue de son courage.

Le soir tombe. La crépuscule envahit progressivement la scène.

GIORGIO. — En un mot, vous avez échoué.

LORENZO. — Jusqu'ici oui.

GIORGIO. — Vous désirez votre rappel ?

LORENZO. — Un autre ne ferait pas mieux ıe moi. Il nous reste une chance.

GIORGIO. — A savoir...

LORENZO. — La santé du Roi. Elle est très ɔranlée.

GIORGIO. — On ne peut jamais compter sur mort des souverains. Les plus débiles ont ıcore des santés qui déjouent tous les espoirs. ɔus les quinze jours, on nous annonce pour lendemain la mort du sultan de Mogador. y a douze ans qu'il agonise.

LORENZO. — Ici, c'est plus sérieux. Les deux édecins du Roi me sont tout acquis. Ils sont rmels. Le Roi n'en a plus pour trois mois.

GIORGIO. — Pourquoi ne me l'avez-vous pas rit ? J'aurais emmené avec moi un médecin Venise. Nous aurions eu des renseiıements plus sérieux.

LORENZO. — Pour qu'on nous soupçonne de ıvoir empoisonné. Il y a de bons médecins lleurs qu'à Venise.

GIORGIO. — Eh bien, tout cela est excellent. ɔurquoi ne me le disiez-vous pas tout de ite ? Le Roi meurt. Caterina règne sur ıypre. Après un temps convenable, vous ɛpouserez. Et j'espère que vous, au moins, ɔus ne deviendrez pas Chypre.

LORENZO. — Oui, c'est parfait... A condition l'avant de mourir, le Roi ne prenne aucune sposition.

GIORGIO. — Que pourrait-il faire ? Caterina t sa femme.

LORENZO. — Comprenez donc que nous ne mmes pas ici à Venise. Nos lois ne sont pas s leurs. Si le Roi réunit ses seigneurs, son ɔnseil de la Couronne pour leur annoncer 'il modifie l'ordre de succession et qu'il isse le trône à sa cousine Fosca, que pourns-nous faire ? Intervenir ? Au nom de ıoi ? Imposer Caterina ? Nous aurions le ys entier contre nous. Fosca est une Lusian. Caterina est une étrangère. Pis, une ɛnitienne.

GIORGIO. — Bref...

LORENZO. — Je vous le répète, tout est lié la mort du Roi. S'il se doute de son état, l prend des dispositions pour satisfaire sque par derrière la mort sa rancune contre ɔus, si Fosca monte sur le trône, il ne nous stera qu'à plier bagages. Je crois cependant tte éventualité peu probable. Je suis sûr des ux médecins. Je leur ai recommandé de ssurer le Roi sur sa santé. Il ne fera rien mourra sans s'en apercevoir. Caterina lui ccèdera tout naturellement. Il faudrait un ɔup d'Etat pour l'en empêcher. Personne st prêt à le faire. Oh, il y aura bien elques révoltes de seigneurs. Pris au pourvu, ils seront divisés. Caterina en aura ɛilement raison. Ces révoltes pourraient ême nous servir. Pour aider la Reine à en ompher, nous ferons débarquer quelques troupes... Que si vous voulez m'en croire, vous vous garderez de retirer.

Précédés de deux gardes porteurs de torches, qui dissipent brutalement l'obscurité, entrent, par le fond, le Roi, Caterina et Fosca.

SCENE IV

LE ROI, CATERINA, FOSCA, GIORGIO, LORENZO.

LE ROI. — Giorgio ! Vous étiez donc ici ? Avec Monsieur l'Ambassadeur ?

GIORGIO. — Deux Vénitiens se retrouvent toujours avec plaisir..

LE ROI. — Venise vous manque-t-elle déjà ? Ma pauvre capitale, il est vrai, n'offre pas les mêmes ressources... Je pense souvent à Venise. Quelle ville étonnante, tout enroulée sur elle-même, lovée autour de son grand canal, repliée sur ses ruelles, tortueuse, propice, truquée comme un théâtre, bourrée comme un bas de sorcière. Point de voitures, point de chevaux, rien que le glissement silencieux des gondoles, les canaux qui tournent, tournent comme dans un songe, la ville du pouvoir secret, des arrière-pensées...

GIORGIO. — On nous en prête. Nos desseins ne sont pas si obscurs.

LE ROI. — Il y a eu trop de fêtes, ces jours-ci. Nous n'avons guère eu l'occasion de nous retrouver en famille... Non, non, Monsieur l'Ambassadeur, je ne dis pas cela pour vous. Le mot ne vous exclut pas, bien au contraire. Ce que j'ai à vous dire vous concerne tous. Il faut parfois se parler à cœur ouvert, vous ne trouvez pas ? *(Il s'assied :)* Je ne vais pas bien. Je ne suis pas content de ma santé.

GIORGIO. — Nous sommes tous sujets à des malaises passagers.

LE ROI. — Quelle peut être l'arrière-pensée d'un Vénitien lorsqu'il vous rassure ?... Non, mes malaises ne sont pas passagers. Mes médecins, bien entendu, prétendent que ce n'est rien. Ils me le disent un peu trop souvent, malheureusement, et sur un ton un peu trop jovial. Jadis, pour le moindre de mes symptômes, ils hochaient gravement la tête. Maintenant, c'est le genre bourru, le rire cordial. C'est tout juste s'ils ne me frappent pas sur l'épaule, comme à une recrue. Mauvais signe. Un Roi qui va mourir le mesure à ceci : que même sans s'en rendre compte, les gens autour de lui commencent à le traiter par-dessous la jambe. Vous devez être fixé là-dessus, Monsieur l'Ambassadeur. On m'a dit que vous les consultiez aussi, mes médecins. Ils ont dû vous parler de ma santé.

LORENZO. — Non, jamais.

LE ROI. — On croit intéresser autrui. C'est encore une illusion. Pourquoi les consultez-vous ? Votre santé vous inquiète ?

LORENZO. — Je ne me sens pas très bien, moi non plus. Ce climat n'est pas sans me déprimer...

LE ROI. — Vous entendez, Caterina ? Le climat le déprime.

CATERINA. — C'est fort compréhensible.

LE ROI. — Cela n'a pas l'air de vous affecter outre mesure. Je vous croyais plus attachée à Monsieur l'Ambassadeur.

CATERINA. — Je le connais depuis longtemps en effet.

LE ROI. — Mais oui. Monsieur l'Ambassadeur est même un de vos amis d'enfance, je crois.

GIORGIO. — Oh, c'est beaucoup dire.

LE ROI. — C'est curieux. Dès qu'on parle un peu ouvertement, c'est le plus habile qui tient les propos les plus maladroits. Rien n'est plus naturel que, partant pour un pays lointain, Caterina ait songé à emmener un ami.

CATERINA. — C'est le Conseil des Dix qui nomme les ambassadeurs.

LE ROI. — Je sais, je sais. Femme, ta vérité est femme, elle aussi.

CATERINA. — Que voulez-vous dire ?

LE ROI, *à Lorenzo.* — Vous êtes encore très jeune, Monsieur l'Ambassadeur. Pour que les Dix vous aient nommé à un poste aussi délicat que celui-ci, vous avez dû montrer déjà beaucoup de savoir-faire dans d'autres missions...

LORENZO. — A la vérité, Sire, c'est mon premier poste.

LE ROI. — Vraiment ? C'était de la part des Dix beaucoup de confiance. En vous et en moi. Mais Giorgio sera sans doute intervenu pour votre nomination.

GIORGIO. — Je n'exerçais encore aucune charge.

LE ROI. — C'est vrai. *(A Caterina :)* Serait-ce vous ? *(Un silence.)* Allons, Caterina, je sais bien que vous aimez Monsieur l'Ambassadeur, que vous l'avez toujours aimé.

CATERINA. — Je vous jure...

LE ROI. — Qu'allez-vous jurer ? Une vérité qui ne m'intéresse pas. Une vérité limitée aux apparences, sans rien de ce qui est important, les désirs, les regards, les pensées, tout ce qui vous brûle et vous ronge depuis que vous êtes ici. Je ne vous reproche rien, Caterina. Tout ce qu'on peut demander aux êtres, c'est de commander à leurs actes, non à leurs sentiments ; de nous respecter dans leur conduite, non dans leurs rêves. Vous avez été une femme loyale. Je me suis d'ailleurs arrangé pour que vous le restiez.

CATERINA. — Ces propos sont indignes.

LE ROI. — Un Roi qui va mourir n'a plus le temps de s'occuper beaucoup de la dignité. J'ai des choses plus importantes à régler. Je veux sauver Chypre, je veux sauver l'indépendance de Chypre, la sauver à la fois de ses ennemis et de ses alliés. Je viens de convoquer le Conseil de la Couronne et m[es] seigneurs. C'est pour leur annoncer qui [me] succèdera. Il vaut mieux tout prévoir. Je n'[ai] le choix malheureusement qu'entre deu[x] femmes. Entre Fosca, qui est de mon sang, [et] vous, Caterina, qui êtes... Qu'avez-vous é[té] pour moi ? Une absence dans mon lit ? [Et] pourtant c'est à vous que je veux faire co[n]fiance. Je n'oublie pas le mouvement qui, u[n] jour, vous a fait préférer ce royaume [à] l'amour. C'est un mouvement que j'estime. [Et] je n'oublie pas non plus certaines de no[s] conversations où il m'est apparu que parfois, trop rarement encore, la Vénitienne en vou[s] cédait le pas à la Reine de Chypre. Car nou[s] sommes, nous les rois, presque toujou[rs] étrangers à la terre sur laquelle nous régnon[s]. Et pourtant nous sommes cette terre. Nou[s] devenons cette terre plus profondément qu[e] ceux-là mêmes qui y sont nés, qui y possèdent leur vigne, leur maison, le plus creux de leu[r] enfance et le plus lointain de leurs souvenirs. Eprouvez-vous cela, Caterina ? Quand vou[s] passez dans les rues de Nicosia, quand vou[s] m'accompagnez dans les ports et dans le[s] bourgades, éprouvez-vous que tout cela, ce[s] ruelles et ces voûtes, ces marchands et ce[s] soldats, ces portes peintes et ces marché[s] couverts de palmes, ces hommes accroupis dans l'ombre courte des maisons et qui rêvent le safran jaune dans les sacs, les teinturiers penchés sur leurs cuves violettes, ces tours où, le soir, un feu s'allume, ces forteresses, ces rochers, cette terre âpre et rêche, ces barques sur la mer et ces vaisseaux dans nos ports, que tout cela, c'est vous, c'est votre cœur, et votre sang, que c'est cela le battement de vos artères ? Caterina, vous êtes Reine de Chypre, n'est-ce pas ?

CATERINA. — Oui.

LE ROI. — Caterina je vous le demande : vous sentez-vous déjà assez Reine pour n'être plus Vénitienne ?

CATERINA. — Oui.

LE ROI. — Faites attention. Je saurai déceler dans votre choix la moindre félure.

GIORGIO. — Vous ne pouvez pas douter de la loyauté de ma sœur.

LE ROI. — Je douterais assez volontiers de la loyauté de votre sœur, Monsieur le futur doge. Mais la Reine, elle, ne me mentira pas. Caterina, si, en m'épousant, vous n'avez fait que reculer devant la pauvreté ou devant une vie modeste, difficile, il est temps encore de me le dire. Vous n'êtes plus pauvre. Quelle que soit votre réponse, je vous laisse des biens suffisants pour aller vivre n'importe où avec n'importe quel ambassadeur à la retraite... Et pourtant je mise sur vous. Je mise sur cette grandeur que j'ai pressentie en vous. Vous serez Reine de Chypre, n'est-ce pas ? Vous ne serez que Reine de Chypre, n'est-ce pas ? C'est à cette condition que je vous laisse le trône. Vous savez où sont les intérêts et les sentiments de ce pays. La moindre faiblesse

moindre complaisance envers Venise et ni s seigneurs ni mon peuple ne vous suivront ıs. Vous n'épouserez jamais un Vénitien. Et and je dis épouser, vous m'entendez, je ıse... Et vous oublierez votre frère. Une ine n'a plus de frère. Vous oublierez Venise. e Reine n'a plus de souvenirs. Une Reine pas deux patries... Pensez-y, Caterina, ce st pas le bonheur que je vous offre. Vous ez seule. Un souverain, c'est ce qu'il y a de ıs seul au monde. Vous serez seule avec ffreux poids du pouvoir, du choix, de la cision. Seule derrière ce masque que vous yrez vous composer tous les jours. Seule ec des gens sur qui vous ne pourrez pas npter, avec des rancunes que vous ne urrez pas satisfaire, avec des sympathies xquelles vous ne pourrez pas vous aban- nner. Seule entre la rumeur de la cour et silence du royaume, également vides tous deux, où rien ne pourra vous servir ni ppui ni de guide. En tête à tête non avec être, ce qui est bagatelle, facile à résoudre parfois même secourable, en tête à tête ec un peuple, ce qui est la pire solitude, ec un peuple qui, dans le même temps, vous clame et vous guette, un peuple dont vous saurez jamais ce qu'il pense et qui pendant vous demande d'être lui-même et gir à sa place, et sans vous tromper, prêt vous reprocher avec la même violence ce e vous aurez fait sans lui ou avec lui, nt vous devrez deviner non seulement son u d'aujourd'hui mais celui de demain, il vous faudra en même temps écouter et pas écouter, suivre et ne pas suivre, resser et contraindre. Réfléchissez encore, vous engagez pas à la légère. Un autre nheur vous attend. Il est là, à votre portée. is parlez donc, Monsieur l'Ambassadeur ! i assez dérangé vos desseins pour que vous rangiez un peu les miens, maintenant. lez. C'est votre bonheur qui passe.

LORENZO, *hésitant.* — Caterina...

GIORGIO. — Lorenzo, mon ami...

LE ROI. — Silence, vous ! Vous, vos ruses, manœuvres, prêt à conseiller le parjure rvu que Venise en retire quelque profit. n'a pas place ici pour la fourberie. *(A sca qui lui a mis la main sur le bras et se ageant violemment :)* Ni pour la jalousie. rière, tous ces petits bouts de sentiments se tordent comme des vermisseaux. Il n'y lus que vous, Ambassadeur, et moi !

LORENZO. — Caterina, mon amour, nous ns visé trop haut, vous le savez bien, vous savez depuis notre arrivée ici. Nous avons pouvoir ruser et nous n'avons pas pu. us avons cru pouvoir maîtriser notre amour il ne cesse de se débattre. Pensez à nos souffrances depuis que nous sommes ici, à nos contraintes... Je vous en supplie, n'acceptez pas. C'est trop dur. Vous ne pouvez pas ainsi et sans cesse prendre sur vous. Pensez à votre bonheur. Votre bonheur, Caterina. Notre amour est devant nous comme un enfant, il lève vers nous son regard. Nous n'avons qu'à tendre la main. Nous l'avons payé trop cher déjà. Songe que nous pourrions...

Il hésite, regarde le Roi.

LE ROI. — Continuez. Ne faites pas attention à moi. La mort déjà m'entoure comme d'un brouillard. Et j'éprouve que c'est même agréable.

LORENZO. — Nous pourrions vivre ensemble, nous endormir ensemble, ta tête enfin sur mon épaule, nous réveiller ensemble, notre bonheur, notre amour déjà entre nous, réveillé avant nous...

CATERINA. — Non, non...

LORENZO. — Depuis toujours nous sommes l'un à l'autre et tu es moi et je suis toi. Caterina, toute notre vie, comme dans le jardin étroit, entre deux canaux, où, une nappe d'autel sur un buisson de lauriers, déjà nous jouions à nous marier...

CATERINA. — Non, non...

LORENZO. — N'accepte pas. Jusqu'ici, il nous restait au moins l'espoir. Avec ton serment, cela même nous sera enlevé.

CATERINA. — Je dois être Reine !

LORENZO. — Tu seras Reine. Quelles que soient les décisions prises aujourd'hui, je jure que tu seras Reine. Ne prête pas ce serment. Les troupes de Venise te donneront le trône.

CATERINA. — Je ne veux pas être Reine avec les troupes de Venise.

LE ROI. — Là, Monsieur l'Ambassadeur, vous avez fait une erreur...

LORENZO. — Songe à notre amour, Caterina. Notre amour... Tu m'aimes encore, n'est-ce pas ?

CATERINA. — Oui.

LORENZO. — Ce serment sera entre nous, il ne cessera plus jamais d'être entre nous. Il nous séparera plus que le pire obstacle, plus que la distance, plus que la mort. Jamais, jamais, Caterina tu ne seras plus entre mes bras... Jamais... Nous ne pouvons pas... C'est notre vie, toute notre vie... Caterina ! Caterina !

CATERINA, *éperdue.* — Je dois être Reine !

LE ROI. — A mes conditions ?

CATERINA. — A vos conditions.

Le Roi regarde successivement Giorgio et Lorenzo et sourit tandis que tombe le

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'au deuxième acte

SCENE I

CATERINA, LORENZO

Au lever du rideau, Caterina, en grand deuil, est assise sur le trône. Dans le fond, un garde. Après un moment, entre Lorenzo. Il salue, silencieusement.

CATERINA. — Déjà dix heures, monsieur l'Ambassadeur ?

LORENZO. — Oui.

Sur un signe de Caterina, le garde sort.

CATERINA. — Le courrier pour Venise est-il déjà parti ?

LORENZO. — Non, il ne partira que demain matin.

CATERINA. — Vous persistez à demander votre rappel ?

LORENZO. — Oui.

Caterina se lève, traverse la scène.

CATERINA, *avec effort.* — Je vous demande de rester.

LORENZO, *amer.* — Pour me sacrifier encore à quoi ?

CATERINA. — Où est le sacrifice ? Quand le Roi, avant de mourir, a exigé de moi ce serment... Ah, maintenant encore, je ne sais pas de quel côté était le sacrifice, de quel côté la tentation...

LORENZO. — Notre amour, pour vous, n'a jamais compté.

CATERINA, *dans un cri.* — Ce n'est pas vrai. *(Plus doucement :)* Pas un instant, je n'ai cessé d'y penser. La nuit, dans le silence, les yeux ouverts, je pense à vous. Je vois Venise, le jardin étroit pris entre les ruelles et ton visage dans l'ombre, ton visage qui descend lentement vers moi, nos bouches enfin jointes, nos souffles mêlés, ton corps enfin contre le mien...

LORENZO. — Caterina...

CATERINA. — Et mon âme alors se défait, se blottit dans tes bras et respire... Puis vient le jour, armé de pied en cap et qui bouscule mes songes. Au cri monotone et rare des sentinelles, succèdent la rumeur, l'intrigue, la calomnie. Des chevaux sous mes fenêtres, les soldats dans la cour, des ministres dans mon antichambre, mon royaume. Vient l'heure de votre audience. Vos exigences, vos dépêches, Venise, le Conseil des Dix. Vous menacez, je ruse. Vous protestez, je regimbe.

LORENZO. — Nous avons gâché notre vie.

CATERINA. — Pourquoi n'avez-vous pas su m'en empêcher ?

LORENZO. — M'avez-vous jamais écouté Je criais vers vous. Vous n'avez jamais voul m'entendre... Et il est vrai qu'à la longu votre passion m'avait gagné. On n'aime pa quelqu'un comme je vous aime sans fini par aimer aussi ce qui le ronge. Oui, j'y a cru à ce royaume. J'ai cru que ce serait u lien entre nous. J'ai cru que, le Roi mort e vous Reine, nous trouverions une sorte d liberté. Mais nous sommes encore plus pr sonniers, prisonniers non plus de notre peu et des regards, prisonniers de ce que nou sommes, prisonniers non plus dans la mêm prison mais chacun dans la nôtre. Vous ête Chypre, je suis Venise, nos deux cachots...

CATERINA. — Je vous demande de ne pa partir.

LORENZO. — A quoi bon ? Il ne nous rest plus rien.

CATERINA. — Il nous reste ce royaume.

LORENZO. — Votre royaume.

CATERINA. — Aidez-moi à le sauver.

LORENZO. — N'importe quel autre amba sadeur vous y aidera autant que moi.

CATERINA. — A quel autre ambassadeu pourrai-je faire part des difficultés que j rencontre, des périls que je cours ? A qu pourrai-je découvrir que je suis seule ici sans appui, sans secours, sans parti ; que c royaume ne tient pas ; que tout y est fragile précaire, que nous sommes faibles, divisés que nos dissensions sont telles que nou sommes à la merci d'un coup de main. Fosc devient tous les jours plus dangereuse. En c moment même, son parti cherche encore me renverser. Les seigneurs n'attendent pou se révolter qu'une faiblesse de ma part ou un erreur. Tous leurs plans sont prêts. Fosc peut être proclamée Reine dans huit jours.

LORENZO. — Fosca ! Toujours Fosca Finissez-en ! Faites-la arrêter.

CATERINA. — Fosca n'est-elle pas Chypre au même titre que moi ?

LORENZO. — Vous me dites toujours qu vous la haïssez. Cette haine pour elle e comme votre amour pour moi : il n'y para guère. Et elle non plus, croyez-moi, elle n vous hait pas. Vous êtes plus proches qu vous ne le pensez.

CATERINA. — Je n'aime pas Fosca. Tout e elle m'est insupportable. Mais elle représent ici quelque chose que je ne peux pas haïr D'ailleurs, en prison ou en exil, Fosca sera encore plus dangereuse. La mort même n m'en débarrasserait pas. Au contraire.

LORENZO. — Acceptez donc l'aide de Venise.

CATERINA. — Je ne puis pas me servir de nise contre Chypre.

LORENZO. — En continuant comme vous le tes, vous les perdrez toutes les deux. outez-moi, Caterina, je vous supplie de écouter. Vous courez à votre perte. Depuis mort du Roi, Venise n'a cessé de vous dre la main. Pourquoi vous obstiner ? Tout que je vous ai proposé, tout ce que je vous demandé, vous l'avez refusé.

CATERINA. — J'ai accédé à plusieurs de vos mandes...

LORENZO. — A une sur dix. Ce n'est pas ez. Hier encore, pour cette affaire des trepôts turcs que vous avez laissé s'établir la côte, affaire de rien pourtant...

CATERINA. — Ce n'est pas une affaire de n. Ces entrepôts donnent du travail à douze nts Chypriotes.

LORENZO. — Je sais, je sais. Si ce n'était e votre premier refus. C'est le centième. er, c'étaient les entrepôts. Avant hier, tait l'autorisation donnée aux navires omans de relâcher dans vos ports.

CATERINA. — Ces navires favorisent notre mmerce.

LORENZO. — Venise ne peut pas l'accepter.

CATERINA. — Venise s'en fera une raison.

LORENZO. — Les Turcs sont nos ennemis.

CATERINA. — Ils ne sont pas ceux de ypre.

LORENZO. — Vous avez un traité.

CATERINA. — Je le connais par cœur. Il n'y pas question des navires turcs.

LORENZO. — Pas dans la lettre, mais dans sprit.

CATERINA. — Hier, pour un autre article du ité, c'était la lettre que vous invoquiez. jourd'hui, c'est l'esprit. Je devrais perdre tous les coups. Venise a ici des privilèges rbitants.

LORENZO. — Venise est votre alliée.

CATERINA. — J'ai déjà exempté d'impôts les idents vénitiens.

LORENZO. — En échange de capitaux vestis dans l'île. C'était donnant, donnant.

CATERINA. — Je vous ai permis d'avoir une rde de deux cents lansquenets. Aucune autre bassade ne jouit de ce privilège.

LORENZO. — Aucune autre ambassade ne t ses commis assommés aux coins des rues.

CATERINA. — Allez dans nos ports : nos fats ne travaillent que pour vous. Allez ns nos salines : toute l'exportation est ervée à Venise.

LORENZO. — Voudriez-vous la réserver aux rcs ?

CATERINA. — Pourquoi pas ? Si c'était ntérêt de Chypre. Je n'ai pris aucun engagement.

LORENZO. — Le Roi les avait pris.

CATERINA. — Vous en êtes à le regretter ?

LORENZO. — J'en obtenais davantage que vous.

CATERINA. — Le Roi n'était pas de Venise. Il ne prêtait pas au soupçon.

LORENZO. — Vous pourriez au moins tenir ses promesses.

CATERINA. — Le Roi est mort. Vous lui faites dire ce que voulez.

LORENZO. — Caterina... En sommes-nous donc là : à nous quereller, à nous jeter nos patries à la tête...

CATERINA. — Nous parlions de Chypre.

LORENZO. — Vous l'aimez à ce point ?

CATERINA. — Est-ce plus déshonorant à aimer qu'un homme ?

SCENE II

CATERINA, FOSCA, LORENZO

Fosca entre brusquement par la droite, s'arrête, et s'adressant à Lorenzo :

FOSCA. — Comment ! vous êtes ici ?

CATERINA. — Fosca, c'est l'heure de l'audience...

FOSCA, *éclatant.* — Comme tous les jours, n'est-ce pas ? Un jour comme tous les autres. Et qui, comme tous les autres, apporte sa petite trahison. Pourquoi nous avez-vous caché l'arrivée de votre frère ? Pourquoi n'êtes-vous pas, comme d'habitude, descendue à sa rencontre, avec tout le faste auquel n'ont droit ici que les envoyés de Venise ? Pourquoi ce secret ? Que préparez-vous encore contre nous ?

CATERINA, *calme.* — Il n'est pas question d'une visite de mon frère. Mon frère est à Venise.

FOSCA. — Vraiment ! Et c'est son fantôme sans doute qui vient de débarquer ? Pourquoi ces mensonges ? Un officier du port vient de m'en aviser. Malgré vos consignes probablement.

CATERINA. — Mon frère ?

FOSCA. — Vous ne me croyez pas ? Venez donc voir... *(Elle entraîne Caterina vers la terrasse. Lorenzo les suit.)* Vous le voyez maintenant ? Vous êtes convaincue ? Regardez, on distingue d'ici les pavillons, le lion de Venise, le gonfalon rouge et noir de votre frère...

Caterina revient.

CATERINA. — Sans m'en avertir ?... Lorenzo...

FOSCA. — Vous l'ignoriez donc ?

CATERINA. — Je l'ignorais.

FOSCA. — Notre coutume veut que pas un navire étranger n'entre dans nos ports sans votre autorisation.

CATERINA. — Je n'ai été avertie de rien...

FOSCA. — Voilà où nous en sommes ! Venise ne tient même plus compte de nos lois. Votre frère débarque ici comme sur la place Saint-Marc, comme chez lui, en terrain conquis. Pourquoi se gênerait-il ? Avec une reine Vénitienne...

CATERINA. — Je suis la Reine de Chypre.

FOSCA. — Même pour Venise, vous ne l'êtes pas. Vous le voyez bien, elle vous traite comme un de ses fonctionnaires, avec qui on ne prend pas de gants. Et à quoi vous servent vos audiences quotidiennes ? De quoi y parlez-vous ? L'ambassadeur n'a même pas jugé utile de vous avertir.

LORENZO. — J'ignorais tout de cette visite, Madame...

FOSCA. — Allons donc. A qui le ferez-vous croire ?

CATERINA. — A moi, Fosca. Ce qui est tout à fait suffisant..

FOSCA. — Même pas l'Ambassadeur ! Etes-vous édifiée maintenant. Le Roi vivant, jamais Venise ne se serait permis un tel affront. Voilà où vous a menée cette politique dont vous êtes si vaine, vos complaisances, vos concessions...

CATERINA. — Je ne cesse de refuser.

FOSCA. — Il y a un mois encore, cette caravelle échouée...

CATERINA. — Venise était dans son droit.

FOSCA, *haussant les épaules.* — Le droit de Venise...

CATERINA. — Car pour vous Venise n'est jamais dans son droit, n'est-ce pas. Venise n'a jamais raison. Venise n'est jamais de bonne foi. Pour cela seul qu'elle est Venise.

FOSCA. — A quoi nous servent le droit et la bonne foi de qui nous opprime. Je hais Venise.

CATERINA. — Et pour vous en débarrasser, vous ouvririez nos ports aux Turcs. Les Turcs seront pires.

FOSCA. — Au moins ne serait-ce plus Venise.

CATERINA. — Votre haine vous égare, Fosca. Votre passion fait de vous la pire ennemie non de Venise, mais de Chypre. Vous parlez comme si nous étions les plus forts. Nous ne sommes pas les plus forts. Venise et les Turcs peuvent nous écraser. Notre seule chance est de nous allier aux uns en gardant les autres comme une menace. Vous voulez rompre avec Venise, vous jeter dans les bras des Turcs. Ils nous occuperaient le lendemain.

FOSCA. — Tandis que Venise ne nous occupera jamais, n'est-ce pas ?

CATERINA. — Je vois un fait : Venise est notre alliée. Elle ne nous occupe pas.

FOSCA. — Mais tous les jours elle nous arrache une nouvelle concession.

CATERINA. — Je pourrais refuser davantage si vous m'aidiez.

FOSCA. — Vous aider ? Contre Venise ?

CATERINA. — Contre n'importe qui nous menace.

FOSCA. — Et vous voudriez que je vous croie alors que vous parlez devant l'Ambassadeur.

CATERINA. — Il ne me trahira pas. Vous qui aimez Chypre d'un si brûlant amour ne pouvez-vous pas comprendre qu'un étranger puisse un peu l'aimer, lui aussi ? Vous ne haïssez, Fosca. Et moi je n'ai pas l'habitude d'aimer qui me hait. Mais Chypre est plus important que nos ressentiments. Chypre nous est plus cher, n'est-ce pas ? Je vous le dis encore, Fosca, je vous le dis de toute mon âme : si quelque chose ici me paralyse, ce n'est pas Venise, ni l'Ambassadeur de Venise ni que je sois Vénitienne, c'est vous, votre haine, cette faction que vous avez su dresser contre moi, attentive, vigilante, qui empêche toutes mes manœuvres, qui m'oblige à agir en secret pour que toutes mes décisions ne soient pas immédiatement communiquées aux Turcs, cette faction qui fait que Venise se méfie de moi et ne cesse de me demander de nouvelles garanties, cette faction enfin qui fait que je suis seule. Seule, Fosca, seule pour lutter, seule pour refuser. Et cela, malgré tous mes efforts pour le dissimuler, croyez-vous que Venise soit assez aveugle pour ne pas le voir ? Si elle me fait maintenant cet affront c'est parce qu'elle sait que je suis seule, que je n'ai encore su grouper autour de moi qu'un parti infime. Vous haïssez Venise. Comment ne voyez-vous pas que vous la servez au contraire, que votre haine est pour Venise une arme contre moi. Fosca, je pourrais parler plus haut et plus ferme si Venise sentait que par ma bouche, c'est Chypre tout entière qui refuse ou menace...

FOSCA. — Vous me demandez mon alliance ?

CATERINA. — Je vous demande l'union. Je vous demande de convaincre les seigneurs, de leur persuader que notre intérêt et notre passion sont les mêmes.

FOSCA. — Jamais nous n'accepterons qu'une Vénitienne parle en notre nom.

CATERINA. — Et qui parlera alors ? Vous ? Prenez ma place. Avant que vous ayez eu le temps d'appeler vos Turcs, Venise nous occupe. Fosca, il est temps encore. Cette visite de mon frère, je le sens, est lourde de menaces. Je suis prête à refuser, à refuser encore, à refuser même de le voir. Donnez-moi le moyen de le faire.

FOSCA. — Que vous faut-il ?

CATERINA. — Que Venise sache que les seigneurs sont avec moi, que je puisse le dire que ses espions en soient informés.

FOSCA. — Et vous rompez avec elle ?

CATERINA. — Il n'est pas question de rompre avec Venise. Je ne veux que contenir ses prétentions.

FOSCA. — C'est à moi que vous en êtes réduite à demander secours ?

CATERINA. — A qui voulez-vous que je le demande ? Vous êtes l'âme ici d'un parti puissant.

FOSCA. — Un jour, vous avez mis en doute mon attachement pour Chypre. Vous m'avez accusée de ne haïr Venise que parce que je vous haïssais, vous. Je suppose que vous vous en souvenez.

CATERINA. — Oui. J'avais tort. Je n'étais pas aiment Reine encore. Je ne savais pas qu'un ys pût nous inspirer une si brûlante ssion.

FOSCA. — Et cette passion, vous l'éprouvez aintenant ?

CATERINA. — Oui.

FOSCA. — Pour Chypre ? Pour Chypre ule ?

CATERINA. — Oui.

FOSCA. — J'en veux une preuve. Vous manderez le rappel de l'Ambassadeur.

CATERINA, *stupéfaite.* — Le rappel de renzo ?

FOSCA. — Oui.

CATERINA. — Mais, Fosca, c'est de la folie ! renzo a compris nos intérêts, il ne cesse les défendre, il est notre ami.

FOSCA. — Nous ne voulons pas de l'amitié un Vénitien. Elle nous pèse, elle nous gêne, le nous insulte. C'est une glu, l'amitié de i a des armes contre nous.

CATERINA. — Dites plutôt que c'est son nitié pour moi qui vous gêne.

FOSCA. — Vous renverrez l'Ambassadeur ?

CATERINA, *après un silence.* — Non.

FOSCA. — Alors, tant pis. Je refuse de vous der.

CATERINA. — Même si Chypre doit en périr ?

FOSCA. — Chypre ne peut pas périr.

CATERINA. — Phrases ! Regardez autour de us. Tous les jours, des pays disparaissent.

FOSCA. — Pour ressusciter.

CATERINA. — Dans quel état ? Il y a des essures qui ne pardonnent pas, des émissions qui ne se réparent pas. Que ferez-us de Chypre lorsque vous la retrouverez éfigurée par vingt ans de Turcs ou de énitiens ?

FOSCA. — Le refus sera notre patrie.

CATERINA. — Vous ne voulez pas m'aider ?

FOSCA. — Non.

CATERINA. — Bien. Laissez-moi maintenant !

FOSCA, *inquiète.* — Qu'allez-vous faire ?

CATERINA. — Vous me laissez seule pour gir. Laissez-moi au moins seule aussi pour 'y préparer.

Fosca hésite un seconde puis sort par la terrasse.

SCENE III

CATERINA, LORENZO

CATERINA, *à Lorenzo, avec éclat.* — Vous ez entendu ? Le suicide pour avoir au oins la certitude de n'être pas tué par n autre, voilà toute sa politique. Que je eure pourvu que mon cadavre empoisonne on vainqueur. Si encore il l'empoisonnait ! ais les vainqueurs se moquent bien des adavres. Et c'est elle qu'on écoute ! C'est le qu'on suit !

LORENZO. — Sa passion l'aveugle.

CATERINA. — Quelle triste passion, néfaste, délétère, juchée sur elle comme un vautour. Je la regardais. Il me semblait voir une caricature de tout ce que j'éprouve. *(Sur un autre ton :)* Est-il vrai que Giorgio ne vous ait pas averti de son arrivée ?

LORENZO. — Je vous l'ai dit.

CATERINA. — Fosca était présente.

LORENZO. — Je vous le dis encore. Je n'ai pas été averti.

CATERINA. — On se méfie donc autant de vous que de moi.

LORENZO. — Cela aussi, je vous l'ai dit. Je pressentais cet éclat. Qu'allez-vous faire ?

CATERINA. — Je ne sais plus. Si Fosca m'avait donné son appui...

LORENZO. — Fosca ne vous demande que de me renvoyer. Pourquoi avez-vous refusé ?... Je vous l'ai moi-même proposé... Vous n'auriez qu'à me sacrifier... Une fois de plus... Ou alors ralliez-vous à Venise, totalement, sans arrière-pensée. Acceptez ses exigences, demandez son appui. *(On entend une rumeur. Lorenzo va à la terrasse.)* Voici votre frère. Des hommes en armes l'accompagnent. Caterina, faites attention. L'heure est venue pour vous de choisir.

Ils regardent vers la terrasse par où enfin apparaît Giorgio.

SCENE IV

CATERINA, GIORGIO, LORENZO

CATERINA. — Je suis heureuse de ta visite, Giorgio. Mais nos lois voudraient que j'en aie été avertie.

GIORGIO. — Aucune importance. Je ne viens pas en ami. Et suivant ce que tu me répondras, je sortirai d'ici en frère ou en ennemi. Dans un cas comme dans l'autre, les formalités sont superflues. Le Conseil est mécontent, Caterina, le Conseil est las des tergiversations et des difficultés qu'il rencontre ici.

CATERINA. — J'ai montré ma bonne volonté.

GIORGIO. — Pour une preuve de bonne volonté, il y en a cent de mauvaise. Chypre fait partie de notre système de défense. Nous avons besoin d'avoir ici une position sûre. Chypre n'est pas sûre. Nos rapports *(Tourné vers Lorenzo :)* — dont nous avons eu le regret de constater qu'ils ne venaient pas par vous — nos rapports nous indiquent des infiltrations turques de plus en plus nombreuses. Chypre tolère des établissements turcs, tolère que des navires ottomans relâchent dans ses ports.

LORENZO. — Le traité ne l'interdit pas.

GIORGIO. — C'est que le traité est mal fait. Venise ne peut pas se permettre d'avoir, si près d'elle, ce point faible, cette brèche dans sa défense.

CATERINA. — Je suis prête à écouter les

suggestions, à les accepter dans la mesure où l'intérêt de Chypre n'a pas à en souffrir.

GIORGIO. — Je voudrais que tu comprennes une fois pour toutes que l'intérêt de Chypre n'a aucune commune mesure avec l'intérêt de Venise.

LORENZO. — Vous ne pouvez pas demander à la Reine...

GIORGIO. — Nous pouvons demander à la Reine tout ce que nous voulons. *(A Lorenzo:)* Quant à vous, je vous saurais gré, pour un moment, et si cela ne vous dérange pas, de bien vouloir vous arrêter de trahir Venise. *(A Caterina :)* Il ne s'agit plus de suggestions. Venise entend désormais assurer elle-même la défense de cette île.

CATERINA. — C'est à dire...

GIORGIO. — Des navires me suivent. Demain, mes troupes occuperont Chypre.

CATERINA, *très vite.* — Je supprimerai les entrepôts étrangers.

GIORGIO. — Il est trop tard.

LORENZO. — Trop tard ? Il n'y a pas trois jours que la demande en a été faite.

GIORGIO. — Nous sommes à un de ces moments où quelque chose nous talonne, nous gagne de vitesse, quelque chose de plus fort que nous, quelque chose qui n'est peut-être rien d'autre que l'Histoire.

CATERINA. — Qui n'est rien d'autre que le vertige, la panique.

GIORGIO. — Peut-être. Mes troupes débarqueront demain.

LORENZO. — Protégée par des troupes étrangères, la Reine sera définitivement compromise. Elle perdra toute autorité.

GIORGIO. — Sans importance. L'existence d'un pouvoir à Chypre ne fait que gêner notre administration. Nous nommerons un gouverneur.

CATERINA. — Vous me chassez ?

GIORGIO. — Il n'en est pas question. *(Il tire de sa ceinture un rouleau, le déroule et le pose sur la table.)* Voici un acte. Il n'attend que ta signature. Tu y déclares que, pour servir ta patrie et pour assurer la paix de Chypre, tu fais don de cette île à la République de Venise.

CATERINA. — Et je ne serais plus Reine ?

GIORGIO. — Tu seras toujours la Reine de Chypre. Mais à Venise.

CATERINA. — Prisonnière à Venise...

GIORGIO. — Déjà on t'y prépare une réception triomphale. Tu y seras reçue en Reine. Mieux encore : en Vénitienne qui a servi sa patrie.

CATERINA. — Sans pouvoir...

GIORGIO. — Tes suggestions seront toujours examinées avec bienveillance. Tu auras un château, une cour, une petite cour, s'entend. Les honneurs souverains. Et moi, l'année prochaine, je serai doge.

CATERINA. — Car tu seras doge...

GIORGIO. — Les Cornaro sacrifient un trône. Il est juste qu'ils en soient payés.

CATERINA. — Je refuse.

GIORGIO. — Tu ne refuseras pas. L'intér de Venise est en jeu.

CATERINA. — Il pèse moins pour moi q l'indépendance de Chypre.

GIORGIO. — Nos navires sont déjà en rout

CATERINA. — Ils rebrousseront chemin.

GIORGIO. — Jamais je ne leur en donner l'ordre.

CATERINA. — Tant pis. J'empêcherai t troupes de débarquer.

GIORGIO. — Par la force ?

CATERINA. — Tu ne me laisses pas le choi des moyens.

GIORGIO. — Tu ferais la guerre à Venis à ta patrie ?

CATERINA. — Une patrie qui m'attaque n'e plus ma patrie.

GIORGIO. — Prends garde. Nous serons l plus forts.

CATERINA. — Tu parles toujours de t rapports. J'ai les miens, moi aussi. Dans tout la Méditerranée, les Turcs vous menacen Votre flotte est toute entière engagée. Qu pourrez-vous en distraire contre moi Quelques galères ? Les miennes en auro facilement raison.

GIORGIO. — Chypre est divisée. Tes se gneurs ne te suivront pas.

CATERINA. — Les seigneurs n'ont qu'u reproche à me faire, c'est de ne pas êtr l'ennemie de Venise. En me forçant à l guerre, Venise me donne le trône pour l seconde fois.

GIORGIO. — A la longue, nous l'empo terons.

CATERINA. — A la longue, je ferai appe aux Turcs.

GIORGIO. — Ils seront pires que nous.

CATERINA. — Que pourraient-ils me faire d pis que Venise ?

GIORGIO. — Te faire laisser de toi un image ignominieuse. Pense à ta gloire, Cat rina. Reine de Chypre, tu seras oublié demain. Au contraire, si tu le veux, tu peu passer à l'Histoire comme la femme qui a s servir la gloire de Venise.

CATERINA. — A mes dépens.

GIORGIO. — Tout ce que nous faisons d grand, c'est à nos dépens. Pense à Venis Caterina. Ce que nos condottieri n'ont pa réussi, toi, tu l'auras fait. Tant d'hommes n font que recevoir de leur patrie. Toi, a contraire, tu lui auras donné. Tu lui aura donné mieux que ton zèle, ou ta vie. Tu lu auras donné un royaume, tu auras assuré s sécurité.

CATERINA. — Je ne suis plus de Venise.

GIORGIO. — Venise est ton sang.

CATERINA. — Et Chypre ne m'est donc rien

GIORGIO. — Quelques bourgades. Tu as l choix entre deux patries. Sache au moins des deux, prendre la plus grande.

CATERINA. — Dans la moindre de ces bour

les, c'est mon cœur qui bat, ma volonté qui gne.

GIORGIO. — Ce peuple ne t'a même pas ceptée.

CATERINA. — Il m'acceptera un jour.

GIORGIO. — Ouvre les yeux. Où sont tes ets ? Ces seigneurs qui te trahissent et te ettent, ce peuple qui t'insulte ? Pour eux, ne seras jamais qu'une étrangère, arrivée trône par surprise, soumise aux intérêts Venise — et qui couche avec son ambas- leur.

CATERINA. — Ce n'est pas vrai !

GIORGIO. — Je le sais. Il n'y a au monde e Lorenzo et moi pour te croire. Tu ne iches pas avec lui, n'est-ce pas ? Et tu ois que cela suffit. Mais tu en as envie. ur eux, c'est trop déjà. Tu crois que ça ne voit pas, les envies, les désirs, l'amour ? t'en voudraient peut-être moins de coucher iment. Etre obligé de respecter ce qu'on it, ne rien trouver à mépriser, mais c'est ir deux fois ! En montant ici tout à l'heure ntendais mes hommes derrière moi ricaner lisant les inscriptions sur les murs. Les tu vues, les inscriptions ? Caterina, la...

LORENZO. — Assez !

GIORGIO. — C'est à moi de dire assez. Cette scussion n'a que trop duré. L'intérêt de nise est en jeu. Rien ne m'empêchera de servir.

LORENZO. — Et rien ne vous empêchera de venir doge, n'est-ce pas ?

GIORGIO. — Et rien non plus ne m'empê- era de devenir doge. Si près de mon but, si s de pouvoir enfin servir Venise, rien ne fera reculer.

CATERINA. — Rien en effet, sinon ma flotte mes troupes.

GIORGIO. — Vraiment ? *(A Lorenzo, tirant second rouleau de sa ceinture :)* A propos, ubliais, voici vos lettres de rappel.

CATERINA, *dans un cri.* — Lorenzo ne par- pas.

GIORGIO. — Pour une Reine qui ne songe à l'indépendance de son royaume, tu es n vulnérable. Lorenzo partira avec moi.

LORENZO. — Je refuse.

GIORGIO. — Ce rappel est un ordre.

LORENZO. — Je sais.

CATERINA. — Tu es à Chypre ici, non à nise. Tes ordres ne comptent pas.

GIORGIO. — Veux-tu que je rassemble tous habitants de Nicosia, tous tes officiers, s tes soldats pour arrêter Lorenzo devant ? Qui lèvera le doigt pour défendre mbassadeur de Venise ? Au contraire, pour fois, nous serions applaudis. Veux-tu que leur demande d'arrêter Lorenzo eux- mes ? Tu es peut-être devenue assez puis- te ou assez habile pour te rallier les gneurs. Tu ne l'es pas assez pour les em- her de me livrer Lorenzo quand je le drai.

CATERINA. — Soit. Lorenzo partira avec toi. Il ira rendre compte de son ambassade...

GIORGIO. — Et puis il reviendra. C'est cela que tu penses, n'est-ce pas ? Mais il me suffit d'un rapport au Conseil pour que, dès son retour, Lorenzo soit incarcéré. Incarcéré sous les plombs ou dans les puits, Caterina — et à jamais. Venise n'aime pas les ambassadeurs qui échouent.

CATERINA. — Tu ne feras pas cela.

GIORGIO. — Non, je ne le ferai pas. Je ne ferai pas cela à un ami d'enfance. Je le couvrirai d'éloges, au contraire. Je louerai sa sagacité, son dévouement. Et les Dix lui donneront une mission plus brillante, une ambassade plus lointaine dont il ne reviendra pas plus vite que de sa prison.

CATERINA. — Tu es ignoble.

GIORGIO. — Définir n'est pas supprimer. Quand tu m'auras dit cent fois que ma menace est ignoble, elle n'en est pas moins là.

CATERINA. — Et notre honneur ? J'ai juré au Roi de sauver l'indépendance de Chypre.

GIORGIO. — Qu'est-ce qu'un serment ? Quelque chose qui, un jour, se détache de nous. Laisse mourir ce serment avec celui qui te l'a fait prêter. L'amour est là, qui t'attend, qui te donnera une autre plénitude. Tu as assez peiné pour ta gloire. Tu peux te reposer maintenant, songer au bonheur, vivre avec Lorenzo. *(A Lorenzo :)* Vous ne dites rien ? C'est à vous pourtant que je pense maintenant... Parlez ! Une fois de plus, le dernier mot revient à l'amour.

LORENZO. — Le dernier, exactement. Cela ne lui suffit pas. L'amour n'est pas à votre service.

GIORGIO. — Ce bonheur dont vous parliez en tremblant...

LORENZO. — Vous vous moquez bien de notre bonheur !

GIORGIO. — Erreur ! Si je ne vous savais pas près de Caterina, jamais je ne lui demanderais ce sacrifice.

LORENZO. — Mais taisez-vous ! Taisez-vous ! Chacune de vos phrases est un poison... Je vous écoute... Je vous écoute tous les deux avec stupeur. *(A Giorgio :)* Vous qui m'imposez silence quand je vous gêne et qui me rendez la parole quand cela vous arrange, Caterina qui veut que je reste pour pouvoir me sacrifier, qui a besoin de ma présence pour y renoncer, qui tour à tour m'appelle et me renvoie, me réclame et se refuse. Vos passions, vos plans, à tous les deux, toujours vos plans ,Chypre, Venise, la Reine, le Doge, votre orgueil qui vous ronge, qui vous dévore, qui vous supprime, qui m'a déjà supprimé moi, qui m'a réduit à n'être plus que cet enjeu que vous vous jetez à la tête. Mais vers quoi courez-vous ? Qu'espérez-vous trouver au bout de cette course hagarde, au milieu de vos cris, de vos défis, de vos haines ? *(Il s'arrête en voyant Caterina qui, lentement, va vers la table où est resté l'acte :)* Caterina !

CATERINA, *comme dans un rêve.* — Je vivrai près de toi.

LORENZO. — Ne signe pas !

CATERINA. — Nous partirons. Tout cela n'a été qu'un rêve peut-être, un long rêve cruel. Rien ne nous séparera plus.

LORENZO. — Ne signe pas !

CATERINA. — J'ai soif. Soif de bonheur, de tendresse.

LORENZO. — Il est trop tard. *(Voyant que Caterina va signer, il crie :)* Caterina aucun homme, aucun amour, rien au monde ne vaut un royaume...

Devant Caterina, par la terrasse du fond, surgit un officier.

L'OFFICIER, *hors d'haleine.* — Les Vénitiens débarquent. Ils occupent le port. Ils assurent que c'est sur votre ordre.

CATERINA. — Ce n'est pas vrai ! Qu'on les repousse ! Faites ouvrir le feu sur leurs galères.

L'officier sort.

LORENZO. — Mais c'est insensé ! *(A Caterina :)* Vous ne pouvez pas résister ! Vos troupes seront balayées... *(A Giorgio :)* Ce n'est pas cela que les Dix voulaient...

Giorgio et Caterina se regardent sans bouger.

LORENZO. — Mais faites quelque chose !... Vos plans ne sont-ils pas encore assez bouleversés... J'irai, moi. Je me jetterai entre les troupes.

Il sort en courant.

GIORGIO. — Prends garde. Venise cette fois, ne te pardonnera pas.

CATERINA. — Venise n'a rien à me pardonner. Venise ne peut pardonner qu'aux siens.

GIORGIO. — C'est ta vie maintenant qui est en jeu.

CATERINA. — Et d'abord ma gloire.

GIORGIO. — Notre nom sera déshonoré.

CATERINA. — Pas si je suis fidèle.

GIORGIO. — Caterina, il est temps encore. Retire cet ordre insensé.

CATERINA. — Pas plus insensé que les tiens.

GIORGIO. — Mais tu ne pourras pas résister. Cette lutte est inégale. Tu n'as pas douze galères à nous opposer. *(On entend le cano Giorgio a un geste comme pour rayer bruit.)* Ce n'est rien. Je dirai que c'est malentendu. Je te supplie de m'écouter. n'est plus Venise qui parle par ma bouch C'est moi, ton frère. Jadis, tu m'écoutais. seront sans pitié. Venise n'a pas de pitié po qui la gêne ou l'offense. Ils te tueront. Ils l'ont dit. Tu connais Venise pourtant. Secrè mais dure, impitoyable. Venise où rien s'oublie et rien ne se pardonne, où rancunes sont plus immobiles que l'eau q stagne. Ils te tueront. Et je ne veux pas. ne veux pas. Caterina, ma petite enfant...

CATERINA. — Je suis la Reine.

GIORGIO. — Mais il y a autre chose. Il y la vie, il y a la tendresse, il y a ce bonhe qui t'attend. Un mot, un seul mot peut t'ouvr d'autres portes. Chypre, Venise, tout cela e trop grand peut-être, trop lourd et no écrase. J'ai peur maintenant. J'ai peur, Cat rina. Je ne vois plus autour de toi que grandes ombres menaçantes.

CATERINA. — Mon royaume ! Voici enf qu'il m'est donné, qu'il me rejoint, que je sens battre contre moi et me recouvrir comm une vague. Ma passion n'était rien encor Je ne pensais qu'à moi. Il fallait cet menace. Il fallait ce péril... Mon royaume Mon royaume cerné de toutes parts, perc dans la mer, si fragile. Voici venu le jour nos noces... *(A Giorgio :)* Que pourront t galères, que pourront tes canons, sino m'écraser contre mon royaume, mêler m sang au sien, me clouer à cette terre à q déjà me cloue ma passion.

GIORGIO. — Tu cours au suicide.

CATERINA. — M'offrais-tu autre chose ?

GIORGIO. — Et Lorenzo ?

CATERINA. — Il n'y a plus place ici po aucun Vénitien.

GIORGIO. — Cette guerre est absurde. Tu perdras. *(Allant pour sortir et se retournant* Rien ne m'empêchera de faire débarquer m troupes.

CATERINA. — Rien. Sinon les miennes.

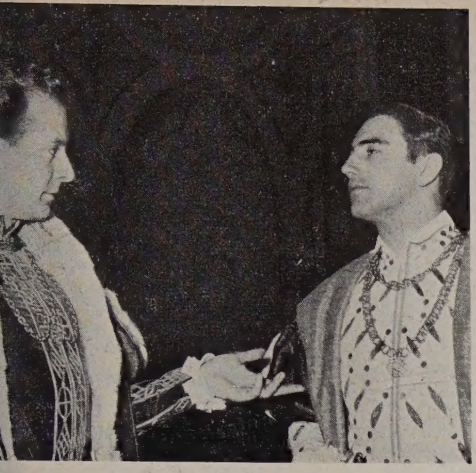
GIORGIO. — D'autres galères viendront.

CATERINA. — Elles me laisseront au moi quelques jours.

GIORGIO. — Quelques jours pour qu idiote !

CATERINA. — Quelques jours pendant l quels je serai enfin mon peuple.

RIDEAU



orgio Lorenzo

Caterina Le Roi

GIORGIO. — *Eh bien, tout cela est excellent... Le Roi meurt, Caterina règne sur Chypre. Après un temps convenable, vous l'épouserez.* (ACTE II.)

LE ROI. — *Un Roi qui va mourir n'a plus le temps de s'occuper beaucoup de la dignité.* (ACTE II.)

LE ROI. — *Caterina, je vous le demande : vous sentez-vous déjà assez Reine pour n'être plus Vénitienne ?* (ACTE II.)

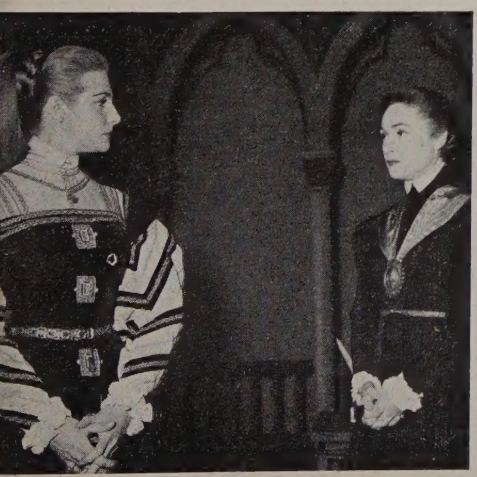
CATERINA. — *Votre haine vous égare, Fosca, votre passion fait de vous la pire ennemie, non de Venise mais de Chypre.* (ACTE III.)

GIORGIO. — *Voici un acte. Il n'attend que ta signature.* (ACTE III.)

(***Photographies France-Illustration - Roger Boulet***)

Lorenzo Fosca Le Roi Caterina Giorgio

Fosca Caterina



Giorgio Caterina

"CATERINA" DEVANT LA CRITIQUE

CATERINA, qu'André Barsacq présente avec une élégante simplicité au théâtre de l'Atelier, est la première pièce de M. Félicien Marceau. Rarement il nous a été donné de trouver dans une première pièce tant de sûreté dans la construction, une science si évidente du dialogue de théâtre, une telle assurance dans l'agencement d'un acte et d'une scène. Rarement aussi romancier — et je tiens Félicien Marceau pour l'un des romanciers les plus authentiquement romanciers de sa génération — n'a plus évidemment échappé, en abordant la scène, aux erreurs qu'il arrive en pareil cas à ses confrères de commettre : *Caterina* appartient au théâtre, de la première à la dernière de ses répliques. Rarement enfin — et je ne parle plus là des « premières pièces » seulement — il nous est donné d'entendre au théâtre une langue aussi pure, aussi volontaire et dépouillée. Oui, *Caterina* est une pièce extrêmement bien faite. Si bien qu'écoutant *Caterina* avec un intérêt et une curiosité jamais trompés, j'avais l'impression que Félicien Marceau était en train de tenir un pari qu'il s'était fait, et de le gagner brillamment, avec une extrême liberté d'esprit.

JACQUES LEMARCHAND,
dans *Le Figaro Littéraire*.

CURIEUX phénomène, Félicien Marceau n'apparaît pas dans une pièce qui est de lui. Félicien Marceau écrit des nouvelles ténues, inattendues, capricieuses et descriptives. Ses romans ont des constructions baroques, un ton libre, impertinent, inventif.

Or, *Caterina* est une pièce régulière, sagement édifiée, normalement déroulée. Les situations sont fortes, rationnelles, classiques. Les réflexions sont solides et acceptables. La langue est sans raccourcis, châtiée, calme. Le concret, l'accidentel est banni, tant dans les paroles que dans les événements.

Pour écrire *Caterina*, Félicien Marceau a tout dépouillé. Il a quitté le siècle et l'ornement. Il s'en est pris aux passions pures : amour, ambition, amour patriotique.

Epoque 1500, la Renaissance italienne. Caterina aime Lorenzo et va l'épouser. Elle est d'une famille patricienne de Venise. Son frère Giorgio est ambitieux. Le roi de Chypre la demande en mariage. Son frère n'a même pas à l'y pousser : elle accepte. Amoureuse, mais tout autant ambitieuse. Acte II : elle est reine. Elle n'a pu concilier amour et ambition comblée. Elle n'est pas la maîtresse de Lorenzo, resté auprès d'elle en tant qu'ambassadeur de Venise à Chypre. Le roi, mourant, discerne en elle plus de goût du pouvoir que de faiblesse amoureuse. Il lui laissera la couronne, assuré qu'elle saura résister à l'emprise de Venise sur l'île — tout comme à son ambassadeur. Acte III : Caterina, reine de Chypre, défend sa nouvelle patrie, par goût du devoir, de l'autorité et du mal qu'on s'inflige à soi-même. Elle déclare la guerre à Venise, sacrifiant ainsi un bonheur possible avec Lorenzo et rompant avec son frère, qui lui est cher, venu attaquer l'île à la tête des galères vénitiennes.

CLAUDE MARTINE,
dans *Arts*.

M. Félicien Marceau a le sens des situations, le sens des « scènes à faire », le sens des différents mouvements à l'intérieur d'une même scène, le sens du duel oratoire et des réparties significatives qui portent sur le public, qui font de l'effet.

Il s'est beaucoup pénétré de Montherlant ; l'on attend les sentences et, si elles ne viennent pas toujours, c'est que l'auteur est doué d'un sens supplémentaire : celui de l'ironie. Ironie légère, comme le titre d'un de ses romans est *Bergère légère*...

Bon. Vous me direz que cela fait beaucoup de sens ! Et, pour une première pièce, je confesse que voilà, en effet, un grand nombre de qualités mises bout à bout.

J.-J. GAUTIER,
dans *Le Figaro*.

LA passion qu'étudie l'auteur de *Caterina* est l'ambition. La vraie, celle, chimiquement pure, des êtres prédestinés à vaincre et à conduire les hommes. L'auteur utilise pour sa démonstration l'aventure historique de Caterina Cornaro, fille noble de Venise qui épousa, en 1468, sa[n] amour, Jacques II de Lusignan, roi de Chypre, par passion [du] pouvoir. Devenue reine et veuve, Caterina défendit ses nouveaux sujets contre sa propre patrie et ne livra finalement Chypre au Conseil des Dix que contrainte et forcée. Dans la pièce quelque peu romancée, nous voyons l'héroïne, pour assouvir sa passion dévorante du pouvoir, se dépouiller d'acte en acte de tous les sentiments qui donnent un sens à la vie : l'amour de son fiancé Lorenzo, la haine qu'elle ressent pour la princesse Fosca, cousine de son mari et son ennemie, la tendresse qui l'unit à son frère Giorgio. C'est cette sorte de sacre interne et progressif, ce autodafé quasi-mystique pratiqué contre soi-même dans un embrasement total de l'être qui constitue l'action de la pièce, jusqu'à l'enivrement final de l'héroïne, désormais absolument seule, définitivement vouée et comme accouplée à son peuple.

Le personnage est puissant et noble. Les caractères tracés sans faiblesse, d'une main ferme, ont de la force et du trait. Le dialogue, moins brillant que celui de Montherlant, présente quelques failles, d'ailleurs assez rares. L'effet de l'ensemble a été grand.

Mme Maria Mauban soutient sans trop fléchir ce personnage d'héroïne hors série. M. Bernard Noël est un Lorenzo un peu criard pour un ambassadeur, mais convaincu. Jacques François est un Giorgio plus britannique que vénitien, mais tout à fait remarquable d'intelligence et de froide ironie. C'était la rentrée au théâtre de Paul Bernard, trop longtemps absent de nos scènes. Il a été fort justement applaudi dans le rôle du roi, qu'il a composé avec une mesure et une grandeur tout à fait exceptionnelles. Mlle Alice Carrère en princesse Fosca, est une jeune amazone chypriote qui est séduit sans peine Alexandre-le-Grand, fort amateur, comme chacun sait, de vierges guerrières.

A. P. ANTOINE,
dans *L'Information*.

Comité de Direction } Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur : GEORGES OUDAR

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Printed in France — Dépôt légal 4me trimestre 1954